





ALEXANDRE DUMAS

LE CHEVALIER  
DE  
SAINTE-HERMINE

roman

Texte établi, préfacé et annoté par  
CLAUDE SCHOPP



LIBRETTO

© Éditions Phébus, Paris, 2005.

I.S.B.N. : 978-2-36914-607-0

# LE TESTAMENT PERDU

par

CLAUDE SCHOPP

*La dernière œuvre d'un artiste, inachevée ou non, à peine esquissée parfois, symphonie, tableau, roman, prend de facto valeur testamentaire : ultima verba.*

*Le 5 décembre 1870, Alexandre Dumas s'est éteint chez son fils, à Puys, près de Dieppe; quatre jours plus tard, « le vendredi, 9 décembre, une colonne prussienne a fait son entrée dans la ville [...] musique en tête », apprend-on de La Vigie de Dieppe.*

*Son légataire universel, Louis Charpillon, ancien notaire à Saint-Bris (Yonne), juge de paix à Gisors (Eure), homme de précaution avant tout, a longtemps cru la Normandie « à l'abri des incursions des Prussiens » mais, néanmoins, dans la crainte qu'il en aille autrement, il a enfoui ses biens les plus précieux :*

*« Je regrette bien vivement ne pouvoir vous adresser la contre-lettre que vous me demandez, écrit-il à Marie Dumas; il y a huit jours, j'ai fait un trou dans ma cave – et j'y ai caché dans une forte caisse mes papiers les plus importants, parmi lesquels la contre-lettre avec mon argenterie, etc.*

*« Je vous envoie un plan de ma cave afin que si ma femme Jeanne et moi qui seuls connaissons la cachette venions à être tués, vous chère amie, vous puissiez retrouver pour mes enfants ce que j'y ai mis, avec la contre-lettre de votre père. \* »*

\* Autographe, BnF, n.a.fr. 24 637, f. 96-97. L.a.s., Gisors, le 15 septembre 1870.

*La contre-lettre du père, c'est le testament d'Alexandre Dumas : il a été enterré – le plan l'indique – dans la deuxième cave, contre le mur transversal (hic, est-il noté, à côté d'un cercle).*

*La guerre finie en débâcle, Charpillon le déterre pour le déposer, quelques mois plus tard, le 21 janvier 1871, chez un notaire de Rouen, maître d'Été.*

*Le roman testamentaire de l'écrivain, Hector de Sainte-Hermine\*, enfoui dans des liasses de journaux jaunis, a connu une vie sous terre infiniment plus longue que celle du testament olographe : cent cinq ans, avant de reparaitre aujourd'hui à la lumière. C'est plus qu'un livre, c'est la complétude d'une œuvre.*

### Le roman retrouvé

*Si l'on trouve parfois sans chercher, c'est parce qu'on a longtemps cherché sans trouver. J'effectuais des recherches aux Archives de la Seine, vers la fin des années quatre-vingt ; je ne saurais préciser davantage : si je suis pointilleux sur les dates touchant la vie et l'œuvre d'Alexandre Dumas, je suis autrement plus désinvolte quant à celles qui jalonnent ma propre vie. Les Archives étaient cantonnées dans l'hôtel Le Maignan, antique paquebot de pierre qui prenait eau de toutes parts et paraissait promis alors à une proche démolition. La salle de lecture était sinistre, sombre aux plus beaux jours de l'été ; on y compulsait fièvreusement de petites fiches cartonnées, sales et écornées, rangées alphabétiquement, renvoyant à des actes de l'ancien état civil qui avaient été*

\* Reprenant une habitude que n'eût pas désavouée Dumas, dont le titre des romans a souvent varié en passant du feuilleton à l'édition dite de cabinet de lecture (*Une famille corse* devenant *Les Frères corses* ; *La Robe de noce* devenant *Cécile*, par exemple), le présent éditeur et moi-même avons choisi pour titre : *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, mettant ainsi l'accent sur le rang d'Hector dans la fratrie des Saint-Hermine – et nous conformant à la frappe octosyllabique de certains titres de Dumas (*Le Comte de Monte-Cristo*, *Le Vicomte de Bragelonne*...).

reconstitués après l'incendie de la Commune. C'était musarder dans un immense cimetière.

Ce que j'y recherchais, je ne m'en souviens plus. Certes, je n'entrais pas dans la forêt obscure et infinie, aux mille chemins tortueux, d'Alexandre Dumas, mais je n'avais pas encore pénétré tous les recoins de son œuvre « éclatante, innombrable, multiple, éblouissante, heureuse où le jour luit\* » ; mon ambition devait se borner modestement à la découverte de l'acte de naissance d'un bâtard, ou à celle de l'identité exacte d'une de ses maîtresses, d'un de ses éditeurs, Louis Paschal Setier, peut-être... J'avais sans doute commandé cet acte et j'attendais. On attend plus longtemps qu'on ne cherche aux Archives de la Seine. Désœuvré, j'ai sans doute tiré un tiroir, feuilleté d'autres fiches. Est-ce un hasard si, à la lettre D., j'ai lu : « Alexandre Dumas (père). Les dettes de Joséphine, L. a. s., 2 p. ».

M'emparer d'un bulletin de commande, y reporter mes nom, prénom, adresse et cote du document : 8 AZ 282, fut vite expédié ; tenir en mains les deux feuilles bleu de ciel à petits carreaux rectangulaires a demandé encore de la patience.

Je transcris ce document tel que je l'ai eu alors sous les yeux (orthographe et ponctuation non corrigées) :

### Les dettes de Joséphine

Malgré la nouvelle note insérée au *Pays* dans son numéro d'hier et reproduit par le *Moniteur universel*, non seulement notre collaborateur et ami Alexandre Dumas maintient ses assertions, mais il ajoute pour l'édification des curieux des preuves nouvelles aux preuves qu'il a données.

Ce n'est pas lui c'est Bourrienne le seul vérificateur des comptes du Premier Consul, et de Joséphine qui parle.

\* Victor Hugo, *Les Contemplations*, livre cinquième, XV.

«“On jugera de la colère et de l’humeur du Premier Consul quoique je lui eusse avoué la moitié de la somme, il soupçonna bien que sa femme dissimulait quelque chose ; mais, il me dit :

«“Eh bien ! prenez six cents mille francs ; et liquidez les dettes de cette somme et que je n’en entende plus parler. Je vous autorise à menacer les fournisseurs de ne leur rien donner s’ils ne renoncent pas à leurs énormes profits ; il faut les accoutumer à ne pas être aussi faciles dans leurs fournitures à crédit.”

« Ici j’aurai pu faire valoir la haute puissance de l’homme qui, s’étant mis au-dessus de la Constitution de l’an VIII, en faisant le 18 Brumaire, ne craignait pas de se mettre au-dessus du Tribunal de Commerce en ne payant pas les dettes de sa femme, ou du moins en ne consentant qu’à payer la moitié. Mais il paraît que six cent mille francs à cette époque étaient suffisants pour en payer douze cents mille puisque Bourrienne ajoute :

«“Enfin, j’eus le bonheur, après les plus vives contestations, de tout terminer avec les six cent mille francs.”

« Il est vrai qu’il ajoute :

«“Mais madame Bonaparte tomba bientôt dans les mêmes excès. Cette inconcevable manie de dépenser a été pour elle presque la seule cause de tous ses chagrins ; sa profusion irréfléchie rendait le désordre permanent dans sa maison, jusqu’à l’époque du second mariage avec Bonaparte, où elle est devenue, m’a-t-on dit, plus rangée.”

« On n’accusera pas Bourrienne de malveillance pour Joséphine, c’était au contraire son meilleur ami jusqu’au dernier moment. Pas une occasion ne se présente de faire l’éloge de Joséphine qu’il ne saisisse avec empressement, pas une fois qu’il ne parle d’elle sans exprimer sa reconnaissance pour tous les bienfaits dont elle l’a comblé.

« Maintenant laissons parler l'homme qui devait être le mieux renseigné sur les dettes de Joséphine, puisque c'était lui qui les payait.

« Joséphine, dit l'Empereur, avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturel aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes ; elle devait toujours : aussi c'était constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi de toutes les parties de l'Italie », (page 400) *Mémorial de Ste-Hélène*, 3 vol.

« Terminons par le parallèle que Napoléon fait entre ses deux femmes :

« Dans aucun moment de la vie la première n'avait de positions ou d'attitudes qui ne fussent agréables ou séduisantes ; il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver aucun inconvénient ; tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits fut employé par elle, avec un tel mystère qu'on n'en apercevait jamais rien. L'autre, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocents artifices.

« L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative ; la seconde ignorait la dissimulation tout détour lui était étranger. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout ; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare ; elle n'aurait jamais cru pouvoir rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. Mais on les a déjà devinées sans doute, et quiconque les a vues, reconnaît les deux impératrices » (I).

[I]. Page 407. *Mémorial de Ste-Hélène*, vol. 3.

«Voilà, mon cher directeur, ce que j'aurais pu répondre à Mr Henry d'Escamps, mais je me suis dit qu'il était inutile de faire gratis pour *Le Pays* de la copie à laquelle vous voulez bien attacher une certaine valeur.

«Je me suis contenté de lui écrire la lettre suivante :

«A Monsieur le Rédacteur du journal *Le Pays*.

«Monsieur,

«Votre réponse n'en est pas une. J'ai parlé des douze cent mille francs de dettes contractées par Joséphine de 1800 à 1801, c'est-à-dire pendant l'espace d'une année. Je n'ai pas parlé des dettes de 1804 à 1809. J'abandonne le compte de ces cinq années à Mr Ballouhey, à Mr de Lavalette et à vous, ne doutant pas que vous n'arriviez à vous trois à me rendre un compte aussi exact que l'a fait Mr Magne des quatre milliards égarés qui ont servi pendant sept ou huit ans à mettre le budget en équilibre.

«Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

«Alexandre Dumas.»

*L'écriture, la signature étaient bien d'Alexandre Dumas père, pas du fils, pas du général Matthieu Dumas, ni d'un autre Dumas, car les Dumas sont légion.*

*J'avais trouvé, il me restait à chercher.*

*Dumas avait donc mis en scène Joséphine en proie à ses créanciers dans un texte publié par Le Moniteur universel, s'attirant ainsi les foudres de M. Henry d'Escamps du Pays. Dumas répondait à son contradicteur dans une lettre destinée à la publication en citant les sources qu'il avait utilisées, voilà tout ce que je pouvais affirmer. Ce texte de Dumas m'était inconnu ; il n'était recensé, je le vérifiai, dans aucune des bibliographies d'Alexandre Dumas (ni dans Reed, ni dans Alexandre Dumas père. A Bibliography of*

Works Published in French, 1825-1900, de Douglas Munro). *Bien entendu, comme le plus souvent chez Dumas, le document n'était pas daté.*

*Je suis incapable aujourd'hui de me rappeler par le détail tous les chemins que j'ai empruntés ensuite pour parvenir au but. J'ai dû en vain chercher une notice biographique d'Henry d'Escamps, j'ai probablement retenu que Pierre Magne avait été ministre des Finances entre 1867 et 1870; j'ai exhumé sans fruit la brochure : Lettre adressée le 16 mai 1827, à M. le comte de Lavalette, par M. Ballouhey, ancien secrétaire des dépenses de S. M. l'Impératrice Joséphine, in-8°, 1843, reprise dans le deuxième tome des Mémoires du comte Lavalette (p. 376) ; j'ai sans doute fait la déduction que, pour imprimer un texte qui ternissait la réputation de Joséphine, Le Moniteur universel ne pouvait qu'avoir cessé d'être le journal officiel du gouvernement du Second Empire – or c'était du 1er janvier 1869, soit de la création du Journal officiel, que datait cette transformation.*

*Quel qu'ait été mon cheminement, je m'imagine un jour, sous le dôme de la salle des périodiques à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, logé dans une de ces cabines qui ressemblaient à des confessionnaux, déroulant la bobine du microfilm du journal pour le premier trimestre de 1869 et découvrant... non pas cette lettre que je venais de mettre au jour (laquelle n'a jamais été imprimée, ni dans Le Moniteur universel ni dans Le Pays), non pas un article de Dumas sur les dettes de Joséphine, mais un roman de feuilletons, un très long roman, hélas inachevé : cent dix-huit chapitres courant, assez irrégulièrement, du 1er janvier au 30 octobre 1869. Presque une année de feuilletons ! Je m'imagine aussi heureux alors que si j'avais découvert l'Eldorado. C'était l'ultime roman d'Alexandre Dumas, celui que la maladie et la mort avaient interrompu, celui sur lequel sa plume infatigable s'était enfin arrêtée !*

*Cassant ma tirelire, j'ai obtenu, quelques mois plus tard, une photocopie de ces feuillets, liasse épaisse sur laquelle je me suis jeté pour la dévorer. Il n'était pas question alors que Dumas fût un jour au Panthéon ; cependant Guy Schoeller, directeur de la collection « Bouquins », qui aimait Dumas parce que, en quatrième, il lisait pendant les cours de latin Le Comte de Monte-Cristo dissimulé derrière son pupitre, Guy Schoeller a accepté de comprendre Hector de Sainte-Hermine dans la série « Les grands romans d'Alexandre Dumas », dont il m'avait confié le soin. A la suite de changements dans la politique éditoriale de sa maison, contraint de renoncer à aller jusqu'au bout de son projet, il m'a rendu à regret les manuscrits de La San Felice et d'Hector de Sainte-Hermine.*

*« Mais quand donc éditeras-tu Hector ? » me demandait, chaque fois que je le rencontrais, mon impatient ami Christophe Mercier, à qui j'avais révélé l'existence de cet enfant secret.*

*Aujourd'hui, c'est fait, grâce à Jean-Pierre Sicre, qui ne lui rend pas de points en panache, et prend naturellement son relais de Guy Schoeller.*

*Habent sua fata libelli, aimait à dire Dumas, après Terentianus Maurus.*

## Le roman recomposé

*Quelque cent vingt ans avant que le texte qu'on va lire ne fût redécouvert, Alexandre Dumas, boulevard Malesherbes, était assis à sa table de travail, ou couché dans son grand lit bas, traçant sur son papier bleu de ciel, de format 21 x 27, la première phrase de son roman : « “Nous voilà aux Tuileries”, avait dit le premier consul Bonaparte à son secrétaire Bourrienne en entrant dans le palais où Louis XVI avait fait son avant-dernière station, entre Versailles et l'échafaud, “il faut tâcher d'y rester.” »*

L'année précédente, le 25 octobre 1867, La Petite Presse avait imprimé en feuilleton Les Blancs et les Bleus qui, en quatre séquences autonomes, « Les Prussiens sur le Rhin », « Le Treize Vendémiaire », « Le Dix-Huit Fructidor », « La Huitième Croisade », avait brossé un vaste tableau de l'histoire de France de décembre 1793 à août 1799, c'est-à-dire de la Terreur au retour d'Égypte de Bonaparte : « Le livre que nous écrivons est loin d'être un roman, peut-être même n'est-il point assez un roman pour certains lecteurs ; nous avons déjà dit qu'il était écrit pour côtoyer pas à pas l'histoire », avait-il noté\*. Ou encore : « On doit le remarquer dans l'œuvre que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, nous sommes plutôt historien romanesque que romancier historique. Nous croyons avoir fait assez souvent preuve d'imagination pour qu'on nous laisse faire preuve d'exactitude, en conservant toutefois à notre récit le côté de fantaisie poétique qui en rend la lecture plus facile et plus attachante que celle de l'histoire dépouillée de tout ornement.\*\* »

Aussi, en novembre 1866, pour faire œuvre d'historien, le romancier avait-il écrit assez cavalièrement à Napoléon III, le piètre neveu de César :

« Illustre confrère,

« Lorsque vous entreprîtes d'écrire la vie du vainqueur des Gaules\*\*\*, toutes les bibliothèques s'empressèrent de mettre à votre disposition les documents qu'elles renferment.

« Il en est résulté un ouvrage supérieur aux autres, en ce qu'il réunissait la plus grande quantité de documents historiques.

« Occupé d'écrire en ce moment l'histoire d'un autre César

\* « Le Dix-Huit Fructidor », ch. XXVIII.

\*\* « Le Dix-Huit Fructidor », ch. XVI.

\*\*\* Sous le nom de Napoléon III avait été publiée : *Histoire de Jules César*, Imprimerie impériale, 1865-1866, 3 vol. in-folio ; H. Plon, 1865-1866, 2 gr. in-8°.

nommé Napoléon Bonaparte, j'ai besoin de documents relatifs à son apparition sur la scène du monde.

« Bref, je désirerais toutes les brochures que fit éclore le 13 Vendémiaire\*.

« Je les ai demandées à la Bibliothèque, elles m'ont été refusées.

« Il ne me reste donc d'autre moyen que de m'adresser à vous, mon illustre confrère, à qui l'on ne refuse rien, pour vous prier de demander en votre nom ces brochures à la Bibliothèque et de vouloir bien une fois que vous les aurez les mettre à ma disposition.

« Si vous voulez bien accueillir ma demande, vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais.

« J'ai l'honneur d'être, avec respect,

« Illustre confrère de La Vie de César,

« Votre humble et très reconnaissant confrère.

« Alex. Dumas.\*\* »

Si l'on en croit *Le Journal du Havre* du 27 août 1867, la lettre aurait porté ses fruits : sur l'intervention de Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, Dumas aurait eu accès aux sources désirées ; et l'écrivain avait pu raconter l'apparition sur la scène du monde de Napoléon Bonaparte, « l'homme qui a illuminé la première partie du dix-neuvième siècle du flambeau de sa gloire\*\*\* ».

A lire attentivement *Les Blancs et les Bleus*, *Hector de*

\* « Le Treize Vendémiaire », deuxième partie des *Blancs et les Bleus*, est publié dans *La Petite Presse* (18 juillet-21 août 1867) après la cessation de paraître du *Mousquetaire*.

\*\* Publiée dans *Le Journal du Havre*, 27 août 1867, et dans *La Petite Presse*, 31 août 1867. La lettre semble contemporaine de la transformation des *Nouvelles en Mousquetaire*, dont Dumas prend la direction (18 novembre 1866) ; le nouveau journal n'annonce *Les Blancs et les Bleus*, suite des *Compagnons de Jésus*, que le 20 décembre, en imprimant le lendemain la préface. Le feuillet commença à être imprimé le 13 janvier 1867.

\*\*\* « La Huitième Croisade », ch. XVII.

*Saint-Hermine, héros du roman retrouvé, y fait une furtive apparition, lorsque son frère Charles déclare à Cadoudal que, s'il est guillotiné, « de même que mon frère aîné a hérité de la vengeance de mon père [guillotiné], de même que j'ai hérité de la vengeance de mon frère aîné [fusillé], mon jeune frère héritera de ma vengeance, à moi.\* »*

*Sans prénom encore, sans caractères particuliers sinon son rang dans la fratrie, le benjamin est en réserve : la mission précède le personnage.*

*Il lui faudra plus d'un an pour endosser l'habit de héros romanesque.*

*Entre-temps, A. Dumas a tenté sa dernière aventure journalistique avec Le Dartagnan, qu'il a abandonné, moribond, pour aller passer l'été au Havre, galvanisé par une grande exposition maritime ; il s'y est montré partout, à l'hôtel Frascati, aux corridas des Taureaux espagnols, aux courses d'Harfleur, au théâtre, où il a patronné des représentations à bénéfice pour des comédiens dans la misère, trouvant malgré tout le temps de continuer Création et Rédemption, roman commencé seize ans plus tôt à Bruxelles, avec la collaboration d'Alphonse Esquiros\*\* : « Obligé de travailler jusqu'à quatre heures de l'après-midi, il ne faut pas qu'on lui en veuille de fermer sa porte jusqu'à cette heure », écrit son secrétaire Georges d'Orgeval.*

*Pour ce qui est de la suite – c'est-à-dire la conception et la rédaction d'Hector –, force m'est de résumer ici à grands traits ce que mes recherches, étalées au total sur une dizaine d'années, m'ont permis de reconstituer...*

*C'est probablement du Havre, à la fin de l'été, qu'il a dicté à un secrétaire d'occasion, ce même Orgeval peut-être, une lettre*

\* «Le Treize Vendémiaire», ch. VII.

\*\* Imprimé dans *Le Siècle* du 29 décembre 1869 au 22 mai 1870, et publié chez Michel Lévy, en deux parties : *Le Docteur mystérieux* et *La Fille du marquis*.

destinée à Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel*, qui imprimait de lui, en ce moment-là, une série de « *Causeries sur la mer* »\*, suivie d'autres causeries (sur le vinaigre des quatre voleurs, sur les insecticides, sur les volcans, sur la moutarde, etc.).

Cette lettre\*\*, dont nous respectons l'orthographe, nous invitons le lecteur timide à la sauter maintenant, pour ne la lire qu'après lecture faite du livre, parce qu'elle achève l'inachevé et renferme le canevas (fort lacunaire, il est vrai) du roman. Le premier mouvement d'Alexandre Dumas le porte toujours vers l'impossible. La toile proposée ici est immense : rien de moins que la continuation de l'histoire de cet autre César, Napoléon Ier, de sa montée vers le zénith jusqu'à sa chute derrière l'horizon.

«Voici mon cher ami ce que je vous propose.

« Un roman en 4, ou en 6 volumes intitulé *Hector de Sainte-Hermine*.

« *Hector de Sainte-Hermine* est le dernier d'une noble maison du Jura (Besançon). Son père le comte de Sainte-Hermine a été guillotiné en faisant jurer à son fils aîné, Léon de Sainte-Hermine, de mourir comme lui pour la cause royaliste ; Léon de S[ain]te-Hermine est mort fusillé à la forteresse d'Harnem\*\*\* ; celui-ci a fait jurer à son frère cadet Charles de S[ain]te-Hermine de mourir pour la cause des Bourbons comme lui ; & Charles de S[ain]te-Hermine, chef des compagnons de Jéhu, a été guillotiné à Bourg-en-Bresse\*\*\*\* en faisant promettre à son troisième frère Hector de Sainte-Hermine de suivre l'exemple que lui avaient donné son père et ses deux frères aînés.

\* *Causeries sur la mer*. Préface et notes de Cl. Schopp. Marly-le-Roi, Éditions Champflour, 1995, 144 p.

\*\* Nous en avons fait l'acquisition en 1991.

\*\*\* Auenheim, « à deux lieues et demie de Bischwiller. [...] c'était à Auenheim qu'était le quartier général », voir *Les Blancs et les Bleus*, ch. XV-XVI.

\*\*\*\* Voir *Les Compagnons de Jéhu*.

« En conséquence Hector s'est affilié aux Compagnons de Jéhu, a fait serment de fidélité aux Bourbons & d'obéissance à Cadoudal, & tout amoureux qu'il soit d'une jeune créole protégée par Joséphine, quoiqu'aimé de cette jeune créole, il n'a jamais osé se déclarer ; esclave qu'il est du lien qui l'attache aux Bourbons & de l'obéissance qu'il doit à Cadoudal.

« Mais la Vendée pacifiée, Cadoudal vient à Paris, a une entrevue avec Bonaparte qui lui offre le grade de colonel ou cent mille francs de rente pour se tenir tranquille.

« Cadoudal refuse, déclare à Bonaparte que, ne pouvant rester en France, il se retire en Angleterre & au moment de s'embarquer envoie son ami Coster de S[ain]t-Victor rendre la liberté à tous ceux qui ont fait serment de fidélité entre ses mains.

« C'est alors seulement qu'Hector de S[ain]te-Hermine, dégagé de sa parole, peut avouer à mademoiselle de La Clémencière qu'il l'aime et la demande en mariage.

« On [n'] attendait que sa demande pour la lui accorder ; tout est réglé pour le mariage, le jour est fixé, on signe le contrat, quant au moment de signer, lorsque Hector a déjà la plume en main, un homme masqué se présente, va à lui & lui remet un billet.

« Hector s'arrête, lit le billet, pose la plume, devient très pâle, jette un cri & sort comme un fou.

« Le billet c'est l'ordre d'aller à l'instant même dans la forêt des Andelys rejoindre ses amis les Compagnons de Jéhu.

« Voilà ce qui est arrivé.

« Cadoudal a fidèlement tenu sa promesse, mais Fouché, qui veut inspirer des craintes à Bonaparte, crée des Compagnies de chauffeurs qui au nom de Cadoudal désolent les fermes de la Normandie et de la Bretagne.

« Cadoudal, dont le nom est compromis, quitte l'Angleterre, rentre en France par la falaise de Biéville et va demander l'hospitalité dans une ferme.

« Le hasard fait qu'une bande de chauffeurs, conduite par un faux Cadoudal, a projeté de piller la ferme cette même nuit.

« Les chauffeurs s'emparent du fermier, de sa femme & de ses enfants ; brûlent les pieds des fermiers, dont les cris attirent Cadoudal, qui entre tenant un pistolet de chaque main.

« — Quel est celui d'entre vous qui s'appelle, Cadoudal ? demande-t-il ?

« — C'est moi, répond un homme masqué.

« — Tu mens ! lui dit Cadoudal ! en lui brûlant la cervelle. C'est moi qui suis Cadoudal !

« Et comme on a manqué au serment qu'on lui a fait, il déclare à son tour à tous ses agents qu'il rentre en campagne et que chacun ait à lui obéir comme par le passé.

« C'est cet ordre qu'a reçu Hector au moment de signer le contrat de mariage, qui l'a forcé de quitter le salon & de partir en poste pour les Andelys.

« L'attaque de la diligence a lieu, Hector est blessé, est fait prisonnier, conduit dans les prisons de Rouen, dont il connaît le Préfet, il l'appelle dans sa prison, lui dit qu'il faut absolument qu'il voie le Ministre de la police Fouché ; le Préfet prend la responsabilité de l'emmener avec lui, répond de sa personne, l'amène en poste à Paris ; on descend chez Fouché.

« Le jeune homme l'accuse & demande pour toute grâce qu'on le fusille sans que son nom soit prononcé. Il était sur le point de s'allier à une famille noble comme la sienne, d'épouser une femme qu'il adorait, il veut disparaître sans jeter ni sang ni honte sur celle qui allait être sa femme.

« Fouché monte en voiture, va aux Tuileries, raconte tout à Bonaparte qui se contente de dire, Accordez-lui la grâce qu'il demande, qu'il soit fusillé.

« Fouché insiste pour conserver le prisonnier vivant. Bonaparte lui tourne le dos & sort.

« Fouché se contente de mettre le prisonnier au secret, se réservant d'en parler plus tard à Bonaparte.

« La fiancée est au désespoir, nul ne peut lui dire ce qu'est devenu son amant. La conspiration de Pichegru, de Cadoudal & de Moreau va son train. Cadoudal est arrêté. Pichegru est arrêté. Moreau est arrêté. Procès. État de Paris pendant le procès. Intérieur du premier consul. Exécution de Cadoudal. Pichegru s'étrangle. Moreau s'exile.

« Napoléon se fait couronner.

« Le soir du couronnement Fouché va à lui.

« — Sire, lui dit-il, je viens vous demander ce qu'il faut faire du comte de S[ain]te-Hermine.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? demande Bonaparte.

« — C'est le jeune homme qui vous a demandé à être fusillé sans que son nom fût connu.

« — Eh bien n'est-il pas fusillé ? demande l'empereur.

« — Sire, j'ai pensé que l'Empereur, le jour de son couronnement, ne me refuserait pas la première grâce que je lui demanderai[s]. Je lui demande la grâce de ce jeune homme avec le père duquel j'ai été élevé.

« [—] Qu'on l'envoie à l'armée comme simple soldat, qu'il se fasse tuer.

« Hector de S[ain]te-Hermine part comme simple soldat et, pendant la longue lutte de l'Empire contre le monde entier, tente de se faire tuer comme l'a ordonné l'Empereur. Mais à chaque péril qu'il court il accomplit une action d'éclat, de sorte qu'il est nommé successivement à tous les grades pour lesquels la sanction de l'Empereur est inutile, c'est-à-dire jusqu'au grade de capitaine.

« A partir de ce moment Napoléon, qui a reconnu le nom, refuse deux fois l'avancement qui est proposé. Cependant à Friedland, témoin d'une action d'éclat accomplie par le pauvre disgracié & ne le connaissant pas de vue, il va à lui & lui dit :

«— Capitaine, vous êtes chef de bataillon.

«— Je ne puis accepter répond Hector.

«— Pourquoi cela ?

«— Parce que Votre Majesté ne sait pas qui je suis.

«— Qui êtes-vous ?

«— Je suis le comte Hector de Sainte-Hermine.

«Napoléon fait pivoter son cheval & s'éloigne au galop.

« On présente deux fois comme chef de bataillon Hector de Sainte-Hermine à l'Empereur, mais ce n'est qu'à la bataille d'Eylau qu'il consent à mettre sa signature au bas de la nomination.

«Au retour de Russie, c'est lui qui s'offre pour guider le traîneau qui ramènera Napoléon en France.

«Napoléon avait détaché sa croix pour la lui donner quand le mougick recule et dit : "Pardon, Sire, je suis le comte de S[ain]te-Hermine. ["]

« Napoléon rattache sa croix.

«La campagne de 1814 arrive. Un chef de bataillon vient à Bonaparte porteur d'une lettre du maréchal Victor au moment où Napoléon s'est refait artilleur sur la montagne de Surville ; une bombe tombe aux pieds de Napoléon, le chef de bataillon écarte Napoléon avec son bras, & se jette entre lui & la bombe.

«La bombe éclate. Napoléon sain & sauf et quoiqu'il reconnaisse Hector de S[ain]te-Hermine, il arrache sa croix et la lui donne en disant :

« [—] Ma foi vous en ferez tant !

«Napoléon abdique ; toute la famille Sainte-Hermine l'entoure ; Hector a trente-cinq ans à peine, sa carrière est magnifique s'il veut continuer à servir les Bourbons qu'ont servi[s] ses ancêtres, son père & ses deux frères. On lui apporte le brevet de capitaine des Mousquetaires qui équivalait à celui de général — il accepte.

« Seulement dans sa première entrevue avec Louis XVIII il

blesse la susceptibilité de celui-ci en l'appelant Majesté. Le Roi lui apprend que le mot Majesté ayant été profané par l'usurpateur on ne dit plus Majesté, mais le Roi & en parlant à la troisième personne.

« En sortant de l'audience, Hector rencontre un mendiant qui lui demande l'aumône.

« Il lui donne une pièce de monnaie.

« – Ah ! dit celui-ci, c'est point assez pour un ancien camarade.

« [–] Moi camarade ?

« [–] Ou compagnon si vous voulez. Compagnon de Jéhu. J'étais avec vous dans la fameuse soirée où vous vous laissâtes prendre ; c'est vous dire que je ne me contenterai pas d'une aumône.

« – Tu as raison, tu mérites mieux que cela. Viens rue de Tournon n°11, c'est là que je demeure.

« – Quand cela ?

« – Tout de suite, je vais t'y attendre.

« Hector mit son cheval au galop, précéda[nt] le mendiant de dix minutes.

« Il met une paire de pistolets dans ses poches, envoie un domestique faire une commission & attend.

« Le mendiant sonne. Hector va ouvrir. Il l'amène dans son cabinet, ouvre un secrétaire plein d'or et dit : “Prends ce que tu voudras.”

« Pendant que le mendiant allonge sa main & prend une poignée d'or, Hector tire un pistolet & lui brule la cervelle – puis il referme la porte, revient aux Tuileries, demande à voir le Roi & lui raconte ce qui vient de se passer.

« Il lui explique que s'il a été voleur de diligence, c'était pour donner de l'argent à Cadoudal & pour le service de la Royauté.

« Louis XVIII qui a encore sur le cœur le mot Majesté veut bien lui faire grâce, mais à la condition qu'il donnera sa démission et quittera la France.

« – Merci Sire, répond Hector.

« Il part pour l'Italie, s'embarque à Livourne & aborde l'île d'Elbe. Là il trouve Napoléon.

« Il est revenu le rejoindre & se dévouer à sa fortune.

« Il revient avec Napoléon de l'île d'Elbe, est fait général au combat de Ligny assiste à la [bataille] de Waterloo, revient à Paris avec Ney. Labédoyère est condamné à mort comme eux.

« Alors Mlle de La Clémencière qui a resté douze ans dans un couvent fidèle à ses anciennes amours va se jeter aux pieds du roi Louis XVIII & lui demande la grâce d'Hector.

« Louis XVIII refuse en disant : Si je vous donne la grâce de votre amant, il faut que je fasse grâce à Ney, à Labédoyère, ce qui est impossible.

« – Eh bien, Sire, répondit Mlle de La Clémencière, accordez-moi une suprême faveur. Aussitôt le comte Hector mort, permettez que j'emporte son corps pour l'ensevelir dans les caveaux de notre famille. N'ayant pu vivre avec lui dans ce monde, je dormirai du moins près de lui dans l'éternité.

« Le Roi Louis XVIII écrit sur une feuille de papier :

« [“]Aussitôt le comte de Sainte-Hermine mort, j'autorise la remise du cadavre à Mlle de La Clémencière. [”]

« Mlle de La Clémencière est la cousine de Cabanis ; elle va lui demander s'il n'existe pas un narcotique qui simule la mort à ce point que le médecin des prisons qui constate les décès puisse s'y tromper.

« Cabanis prépare lui-même le narcotique, on le fait pas[ser à Hector] & la nuit même [où il doit être] fusil[lé] [sa mor]t est constatée [par le médecin] de la Conciergerie.

« A trois heures du matin Mlle d[e La Clémencière] se présente avec une chaise de poste à l[la por]te de la prison, & exhibe l'ordre de Louis XVIII de lui remettre le cadavre.

« L'ordre est en règle, le cadavre est remis, on part pour la Bretagne, seulement en route Mlle de la Clémencière fait prendre à Hector un antidote et celui-ci se retrouve dans les bras de la

*femme qu'il a aimée, il y a douze ans, qu'il aime encore, mais qu'il n'avait jamais osé revoir!*

*«A. Dumas.\* »*

*C'est, tout aussi probablement, au cours d'un des courts séjours de l'écrivain à Paris – ainsi, vers le 20 septembre, il s'y rend afin d'assister aux répétitions de son drame La Conscience, repris à l'Odéon – que Paul Dalloz se déplace jusqu'au 79 boulevard Malesherbes, dernier domicile de Dumas dans la capitale. Entre le directeur de journal et son feuilletoniste, les conditions de la publication sont convenues, dont les termes sont confirmés, le lendemain, par une lettre-contrat de Dumas, non datée comme la plupart de ses lettres : il livrera le premier des six volumes du roman qu'il écrit spécialement pour Le Grand Moniteur universel (l'intitulé, à ce moment-là, est Hector de Sainte-Hermine), de telle sorte que la publication puisse commencer et se poursuivre sans interruption à partir du 1er janvier 1869 ; Dalloz pourra interrompre la publication selon l'usage, mais, à son opinion personnelle, il serait préférable de la poursuivre sans discontinuer ; le prix de l'insertion est fixé à 40 centimes la ligne ; l'ouvrage redeviendra la propriété entière de l'écrivain après sa publication dans le Moniteur recto et folio ; mais son éditeur [Michel Lévy frères] ne pourra mettre en vente chaque volume que deux mois après sa publication dans Le Moniteur.*

*«Je prie Dieu de vous conserver en sa sainte garde», conclut-il\*\*.*

*Au début de novembre 1868, l'écrivain était de retour à Paris dans le cabinet de travail décrit par Mathilde Shaw :*

*«Dans son cabinet de travail, il avait fait sa chambre à coucher, y avait réuni ses souvenirs de famille et d'amis : le portrait de son*

\* L'autographe, déchiré, présente à la fin quelques lacunes que nous avons tenté de combler. La signature est bien de la main de Dumas.

\*\* Catalogue Roy David, 2001.

*père, figure de mulâtre, pleine d'énergie et de loyauté ; des aquarelles, un don de son ami Guillaume III de Hollande, quand il était prince héritier ; enfin une panoplie d'armes anciennes, fort belles. »*

*Là, la vieillesse l'a enfin rattrapé ; il est souvent souffrant, et reste couché dans son grand lit bas faisant face au beau portrait de son fils par Louis Boulanger\*.*

*Toutefois, il a la force encore de se projeter vers l'avenir, lorsque, plume en main ou dictant si sa main tremble trop, il se plonge dans le passé – passé proche pour lui dont l'enfance a traversé les événements qu'il met en scène – pour se lancer dans Hector de Sainte-Hermine, qu'il ne sait pas devoir être son dernier roman.*

La suite à demain ou prochainement (ou à jamais)

*Quand on considère le rythme de la publication du feuilleton, on constate que pour le premier volume, contenant vingt-deux chapitres et imprimé entre le 1er janvier et le 9 février, la publication dans les colonnes du Moniteur est régulière : elle est quotidienne, n'étant suspendue que le lundi pour laisser place au feuilleton dramatique. Le feuilleton loge, comme le veut la tradition, au rez-de-chaussée de la une et de la deux du journal (sauf les 9 et 17 janvier), de la une seulement à partir du 21 janvier (sauf pour le dernier feuilleton qui s'étend à nouveau sur la une et la deux).*

*Le deuxième volume (ou seconde partie du premier volume, comme il est indiqué en fin de livraison), qui compte vingt-six chapitres, connaît plus de turbulences. Commencé le 16 février, après quelques jours de suspension comme c'est l'usage, régulier jusqu'au 23 février, il subit ensuite une série d'interruptions allant de quelques jours (du 24 février au 1er mars, le 30 mars, les 4 et*

\* Voir *Alexandre Dumas en bras de chemise*. Textes rassemblés et présentés par Cl. Schopp, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002, 256 p.

6 avril, 4, 5, 18, 22, 23, 26, et 28 mai) à trois semaines (du 8 au 28 avril) ; il s'achève le 5 juin.

*Quelles conclusions tirer de ces observations pointilleuses ? Que Dumas a remis dans son intégralité le premier volume (ou première partie du premier volume) à Paul Dalloz avant le 1er janvier 1869, date à laquelle commence le feuilleton ; qu'ensuite il a peiné à suivre le rythme imposé par la quotidienneté de la publication.*

*Des événements de sa vie pourraient-ils expliquer ces difficultés ? Pendant tout le mois de février, il s'est occupé activement des répétitions des Blancs et les Bleus, drame en cinq actes et onze tableaux adapté de la première partie (« Les Prussiens sur le Rhin ») du roman éponyme ; la pièce, sa dernière pièce, est représentée le 10 mars et connaît un beau succès : il est vrai qu'en cette fin d'Empire le dernier mot en est à Saint-Just, « très belle figure. Pas plus belle que celle de Bonaparte, mais plus belle que celle de Napoléon »\*, qui s'écrie : « Vive la République ! » alors que retentissent les premières mesures de La Marseillaise. Le 4 mars, il s'est rendu à Saint-Point, près de Mâcon, pour y enterrer son vieil ami Lamartine ; le dimanche 7 mars, il assiste au souper-bal qui a lieu, à minuit et demi, en l'honneur de la centième représentation de la reprise de La Dame de Monsoreau, au Grand Hôtel du Louvre, où « pour les dames, les grandes toilettes sont interdites » et « pour les messieurs, la tenue de bal n'est pas de rigueur » ; mais sa santé se dégrade et le lendemain du bal sa fille Marie écrit à une amie qu'elle s'occupe de son père fatigué et malade. « Je ne m'appartiens pas une minute avec le papa chéri que vous me connaissez. Mes travaux, les siens, des obligations de toutes sortes font de ma pauvre existence un perpétuel pillage où chacun prend ce qui lui appartient ou ce qui ne lui appartient pas », ajoute-t-elle.*

\* Dans une lettre (11 janvier 1869) à Charles-Marie de Chilly, directeur de l'Odéon ; autographe : Société historique de Villers-Cotterêts, 91.

*A la fin de mars, sans doute pour se rétablir, il accepte l'hospitalité d'Olympe Audouard – « une femme charmante, disait-il ; elle n'a qu'un défaut à mes yeux : c'est de se trouver toujours mal au bon moment » – dans une petite maison du parc de Maisons-Laffitte, où il séjourne cinq à six semaines, envoyant sans doute à Dalloz, par le chemin de fer, les feuilletons au jour le jour – d'où sans doute les accidents constatés dans la publication. Le bon air de la forêt de Saint-Germain ne paraît pas avoir eu l'effet bénéfique escompté, puisque, vers le 10 mai, il avoue à son fils : « C'est vrai, ma main tremble, mais ne t'inquiète pas de cet accident qui n'est que momentané. C'est au contraire le repos qui l'a rendue tremblante. Que veux-tu ? Elle est tellement habituée à travailler que quand elle m'a vu lui faire l'injustice de dicter au lieu d'écrire moi-même pour ne pas rester ainsi immobile, elle s'est mise à trembler de colère. Aussitôt que je me mettrai à écrire sérieusement moi-même, elle reprendra sérieusement sa majestueuse allure. » Ou encore, en juin, alors qu'il vient de terminer le deuxième volume : « Je vais mieux et si je ne t'écris pas moi-même, c'est que cela me fatigue trop quand j'écris. »\*\**

*La deuxième partie (désignée aussi comme deuxième volume) vient, dans Le Moniteur universel, immédiatement après la fin de la première, le 6 juin. La publication en est régulière, malgré quelques interruptions ponctuelles (les 10 juin, 6 et 3 juillet, 5, 15, 17 et 27 août, 4, 8 et 26 septembre) qui pourraient relever davantage des nécessités éditoriales que d'un éventuel manque de copie. Elle est achevée le 30 septembre. Manifestement, le manuscrit, livré en une ou plusieurs fois, a été remis dans son intégralité à Paul Dalloz avant que Dumas ne parte, sans doute le mardi 20 juillet, pour la Bretagne, « brisé par son travail de*

\* Autographe : BnF, n.a.fr. 24 641, fol. 150 ; seule la signature est de la main de Dumas – le texte de la lettre a été dicté.

\*\* Autographe : BnF, n.a.fr. 24 641, fol. 151 ; seule la signature est de la main de Dumas.

*forçat, qui depuis quinze ans ne porte pas ses productions à moins de trois volumes par mois, l'imagination énermée, la tête endolorie, complètement ruiné, mais sans dettes». Cet été-là, il le passe à Roscoff, où il va continuer la rédaction de son Grand Dictionnaire de cuisine.*

*« Depuis un an et demi, atteint de défaillances physiques que soutient seule la puissance morale, je suis obligé de demander à des repos momentanés, à des aspirations d'air marin, les forces qui me manquent. [...] j'arrive maintenant de Roscoff, où je comptais achever l'ouvrage que je croyais faire avec de simples souvenirs et que je n'ai pu faire qu'à force de recherches et de travaux fatigants.*

*« Pourquoi ai-je choisi Roscoff, le point le plus avancé dans la mer du Finistère ?*

*« C'est parce que j'espérais y trouver à la fois la solitude, bon marché à vivre et tranquillité », révèle-t-il à Jules Janin\*.*

*Une autre lettre, non datée, à Pierre Margry se rattache évidemment et étroitement à l'écriture de cette deuxième partie, mais pose des questions difficiles à résoudre. Le destinataire, entré tôt au ministère de la Marine, y est devenu conservateur adjoint des Archives, fonction qu'il exercera jusqu'à sa retraite ; chargé en 1842 de recherches historiques relatives aux expéditions françaises dans les deux Amériques, il en a consigné une partie dans de nombreux ouvrages, les étendant à d'autres parties du monde (Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de France dans les pays d'outre-mer, 1867). Dumas lui écrit :*

*« Monsieur,*

*« J'arrive ce matin de St-Malo, je trouve votre excellente lettre : inutile de vous dire que j'accepte l'offre que vous me faites, j'ai l'espoir que vous êtes jeune et ingambe tandis que moi je souffre*

\* Publiée dans le *Grand Dictionnaire de cuisine*, Paris, Alphonse Lemerre, 1872, p. 87-94, la lettre-préface semble dater de septembre 1869.

*d'une maladie de cœur qui m'empêche de marcher, sans cela je n'oserais vous dire que je vous attends à l'heure qu'il vous plaira, étant toujours chez moi; plus tôt vous viendrez, plus grand sera le plaisir que j'aurai de vous voir; je connais l'ouvrage de Garneray (sic) et c'est encore ce que j'ai trouvé de plus pittoresque sur Surcouf. Si vous pouvez me donner des détails sur le littoral de l'Inde je vous serais infiniment obligé\*.*

*«Je remets entre vos mains mon grand-oncle le Bailly Davy de la Pailleterie.*

*«Mille compliments empressés.*

*«Alex Dumas.\*\* »*

*C'est manifestement une première lettre, réponse à une offre (celle d'écrire une notice biographique du bailli de l'ordre de Malte Charles Martial Davy de La Pailleterie, 1649-1719 ?) ; il semble que Margry ait lu les premiers feuillets de la deuxième partie d'Hector de Sainte-Hermine, puisqu'il a évoqué Surcouf dans sa lettre disparue; d'autre part, songeant aux chapitres birmans, qui sont imprimés à partir du 13 juillet, Dumas lui demande des «détails sur le littoral de l'Inde» – il conviendrait donc de supposer un voyage, inconnu des biographes, de Dumas à Saint-Malo, entre le début de juin et le début juillet, cependant les chapitres malouins qui ouvrent cette partie semblent indiquer que l'auteur a eu une connaissance de la localité avant de les écrire ou de les retoucher, ce qui situerait le séjour en mai.*

*La publication de la troisième partie commence immédiatement, le 2 octobre, et se termine le 30 octobre, sans interruptions*

\* Louis Garneray, *Voyages, aventures et combats* : vol. I, *Corsaire de la République*; vol. II, *Le Négrier de Zanzibar*, Paris, Phébus, 1984 et 1985.

\*\* Autographe : Société des Amis d'A. Dumas, fonds Glinel R 8 / 54; seule la signature est de la main de Dumas. Mention : Alexandre Dumas avant 1870.

*significatives (les 22 et 26 seulement), le feuilleton reconquérant le rez-de-chaussée de la deux.*

*Dumas n'a quitté Roscoff que vers la mi-septembre : y avait-il travaillé à Hector de Sainte-Hermine ? Rien ne l'assure. Il faudrait donc supposer qu'il a composé cette partie à son retour à Paris.*

*C'est peut-être à ce travail que Dumas fait allusion quand il écrit à son ancien collaborateur Cherville :*

*« Mon Bon Cherville,*

*« Je suis à la fois l'être le plus aimant et le plus oublieux qu'il y ait. Mais je ne suis oublieux qu'à cause de mes immenses travaux et de mes ennuyeuses distractions. J'aime toujours mes amis.*

*« Je ne vous vois jamais, de là, le mal. »*

*« Fin de la troisième partie (la suite prochainement) », est-il inscrit sous la signature (Alexandre Dumas) de l'ultime feuilleton, le 30 octobre, alors que le dernier chapitre, « La chasse aux bandits », est à peine esquissé et la résolution de l'intrigue en cours laissée en suspens (Comment René-Léo va-t-il réussir à atteindre Il Bizarro ?).*

*Et le redécouvreur de dérouler anxieusement les bobines du Moniteur universel ; pour novembre-décembre 1869 : rien ; janvier-février : rien, et ainsi de suite. Désespérément rien. Il doit se rendre à l'évidence : la suite n'a pas été imprimée.*

*Et, pourtant, des documents sont conservés qui attestent que Dumas n'a pas laissé tomber sa plume en octobre 1869 et qu'il l'a reprise.*

*D'abord, une lettre à ce même Pierre Margry, au début de 1870 :*

*« L'Indipendente Rédacteur en chef: Alexandre Dumas.*

*« X<sup>e</sup> année*

*\* Autographe : Société des Amis d'A. Dumas. Seule la signature est de la main de Dumas – le reste a été dicté.*

«Bureaux : Paris, boulevard Malesherbes, 107

«Naples, Strada di Chiaia, 54.

«C.A. Goujon\*, directeur.

«Paris, le 15 janvier 1870.

«Cher Monsieur

«Venez donc dîner avec nous ce soir.

«Si vous pouvez & s'ils sont à votre disposition pouvez-vous me prêter :

«1° Le Manuscrit du Baron Fain – 1812.

«2° Waren – L'Inde.

«3° Ségur – Campagne de Russie.

«Vous me rendrez réponse en mangeant une dinde blanche & une langouste qu'on m'envoie de Roscof (sic).

«Bien à vous

«Alex Dumas.»

[*subscription :*] Monsieur Margri (sic), Archiviste du Ministère de la Marine.\*\* »

*A quelle œuvre pouvait bien servir la documentation demandée ? Le Manuscrit de 1812, contenant le précis des événements de cette année pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon, par le baron Fain (Paris, Delaunay, 1827, 2 vol. in-8) ; L'Inde anglaise, avant et après l'insurrection de 1857, par le comte Edouard de Warren (Paris, Louis Hachette, 1857-1858, 2 volumes), troisième édition « revue et considérablement augmentée » d'un ouvrage paru auparavant sous le titre : L'Inde anglaise*

\* «Administratore» de *L'Indipendente*, fondé en 1860 à Naples par A. Dumas – il était chargé de la rédaction des faits divers et des comptes rendus du théâtre San Carlo –, il continua à diriger le journal après le départ de Dumas (1864). Forcé de quitter Naples en 1868, il revint à Paris auprès du vieil écrivain, l'accompagnant en Espagne (1870), puis à Puy.

\*\* Autographe : Société des Amis d'A. Dumas, fonds Glinel R 8 / 56 ; seule la signature est de la main de Dumas. Mention : Alex. Dumas.

en 1843 et L'Inde anglaise en 1843-1844, par le comte Edouard de Warren, ancien officier au service de S. M. Britannique dans l'Inde (Présidence de Madras) (au Comptoir des Imprimeurs en 1844, 2 vol., et 1845, 3 vol.) ; l'Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812, par le général comte Paul-Philippe de Ségur (Paris, Baudouin frères, 1824, 2 vol.), qui avait connu de nombreuses éditions : les trois ouvrages traitaient tous de sujets qui se rapportent plus ou moins directement à l'intrigue d'Hector de Sainte-Hermine.

Ainsi donc l'écrivain s'apprêtait à raconter les désastres de la campagne de Russie en 1812. Le lecteur avait quitté Hector-René-Léo en Calabre à la fin de l'année 1806 ; l'auteur aurait-il sauté à pieds joints par-dessus six années ? L'action du premier épisode courait entre le 19 février et début avril 1801, celle du second entre avril 1801 et juin 1804, celle du troisième entre le 9 juillet 1804 et le 7 février 1806, celle du quatrième entre juin et octobre 1806 : aucune solution de continuité n'apparaît entre les parties. Pourquoi, soudain, Dumas aurait-il adopté une autre stratégie narrative ? Ou alors faudrait-il croire qu'après qu'eut été interrompue la parution de son roman dans les colonnes du *Moniteur universel*, il aurait continué à noircir d'autres chapitres encore... ce qui aurait conduit son héros jusqu'à l'année 1812!...

Le doute est devenu pour moi certitude lorsque j'eus découvert au début des années 1990, dans l'ouvrage *Sur les pas d'Alexandre Dumas père en Bohême* (où Maria Ullrichová répertorie les manuscrits de Dumas dont sa fille Marie avait fait don au prince de Metternich), la description suivante (p. 190 et 191) :

« Le manuscrit n° 25, ayant pour titre "Le vice-roi Eugène-Napoléon, fragment autographe", se compose de vingt-sept feuilles de papier bleu clair, format 21,2 x 26,5, numérotées de 1 à 27 et écrites d'un côté seulement.

« La première feuille porte le titre du premier chapitre qui va

*jusqu'à la feuille neuf: "Son Altesse Impériale le Vice-Roi Eugène-Napoléon", de "On sait..." à "... le Vice-Roi."*

*«A la feuille dix, on peut lire le mot: "Le déjeuner" qui désigne un chapitre nouveau, de "Les deux battans..." à "... monsieur, dit-il." (f. 18)*

*«A la feuille dix-neuf commence un chapitre intitulé "Préparatifs", de "Une grande carte..." à "... inclinée devant lui."*

*«Résumé: la suite du traité de Campo Formio envisage le destin de la république de Venise. Eugène Beauharnais reçut de Napoléon le titre de prince de Venise. Sa résidence fut Udine sur les bords du Roya. Le 8 avril 1809 se présenta chez lui un jeune officier nommé René, porteur de dépêches de Napoléon, annonçant que dans deux ou trois jours ils seraient attaqués par le duc Jean. Au déjeuner, René dut raconter l'histoire de sa vie, très aventureuse. Il fut prisonnier, matelot, voyageur, soldat, chasseur et bandit. Il se battit à Cadix et à Trafalgar, fut envoyé auprès de Joseph et de Murat. A côté de ses qualités militaires, il était très bon musicien et joua devant la princesse une de ses compositions qui fut admirée par toute la société.\* »*

\* Le fonds est déposé à Prague, Stádni Ústřední Archiv. Parmi les nombreux manuscrits conservés figurent:

«Le Manuscrit n° 1, signé par Alex. Dumas et intitulé "Hector de S. Hermine, fragments autographes", se compose de vingt-cinq feuilles de papier bleu clair, format 21,5 x 27, écrites d'un côté seulement. Les feuilles sont numérotées comme suit: feuille 1, ensuite feuille 6 à 21, enfin feuilles 224, 224 bis à 230. La première feuille, portant le titre du manuscrit, nous révèle qu'il s'agit du premier volume et du premier chapitre d'une œuvre de Dumas, dont l'autographe traditionnel figure sur toutes les feuilles. Ce n'est qu'à la page 21 que sont ajoutées quatorze lignes d'une autre main. Au premier chapitre portant le titre: "Les dettes de Joséphine", feuilles 1 à 9, manquent quatre feuilles. Chapitre 10 à 19, "Comment ce fut la Hollande [*sic*, pour la ville de Hambourg] qui paya les dettes de Joséphine". Le chapitre III, qui n'est pas désigné, feuilles 20 à 21, porte le titre "Georges Cadoudal". Le texte va de: "Nous voilà aux Tuilleries..." à "... dans cette ville." [Résumé de ces chapitres: il

*J'étais à l'époque de cette découverte l'unique lecteur vivant d'Hector de Sainte-Hermine. Malgré le décousu du résumé, je ne pouvais pas ne pas y reconnaître un fragment ouvrant un nouvel épisode du roman inachevé que j'avais lu. J'ai aussitôt écrit aux Ústřední Archiv de Prague, dont quelques mois plus tard je recevais photocopie des feuilles manuscrites impatiemment attendues.*

*C'était bien le même héros lancé dans une nouvelle séquence périlleuse, qui l'eût peut-être entraîné à quelque action d'éclat sur le champ de bataille de Wagram (1809). Cependant ces feuilles, loin de résoudre une énigme, en proposait une, lancinante. Ce fragment de manuscrit ne supposait-il pas d'autres fragments, détruits ou conservés par des collectionneurs jaloux ou ignorants, qui auraient permis de combler des lacunes – en amont (la chasse des bandits, jusqu'en 1809, dans le royaume napolitain, en compagnie du terrible Manhès, la prise de Capri) et en aval (la bataille d'Eylau) –, de telle sorte que le 15 janvier 1870 Alexandre Dumas pût demander à Margry de la documentation sur l'année 1812 afin de poursuivre son œuvre.*

*La publication que nous entreprenons aujourd'hui est aussi un appel à la recherche des manuscrits perdus.*

s'agit probablement des deux premières feuilles du chap. I, de “Nous voilà aux Tuileries” à “dans cette île”.]

« Les feuilles 224 à 230 constituent le chapitre “Le prisonnier”. Le texte va de “Une heure après...” à “... et sortit”. Ce chapitre est désigné comme : “Fin de la première partie” et signé “Alex. Dumas”. [Résumé de ces feuilles : il s'agit de notre chap. XLVIII, intitulé : “Après deux (sic) années de prison”, et commençant ainsi : “Une heure ne s'était pas écoulée...”]

« Une feuille 224, supplémentaire, ne fait pas partie de l'ensemble des feuilles susmentionnées. Le texte va de : “Peu de personnes...” à “... suit un ami.” [passage du chap. XXII.] »

## Polémique

*La lettre retrouvée adressée à Henry d'Escamps, qui m'a elle-même permis de retrouver le roman, se faisait donc l'écho d'une polémique qu'avait déclenchée son premier chapitre, intitulé : « Les dettes de Joséphine ».*

*En effet, le 8 janvier, à la une du Pays, qui depuis le coup d'État du 2 décembre 1851 était le journal officiel du prince-président devenu l'empereur Napoléon III, Henry d'Escamps s'en était violemment pris, sans le nommer, à Dumas, coupable à ses yeux, et aux yeux des bonapartistes, d'atteinte à l'image de l'impératrice Joséphine :*

*« Les dettes de Joséphine. Nous prierons le lecteur de croire que le titre qu'il vient de lire ne nous appartient pas. C'est celui d'un feuilleton qui vient de paraître dans les premiers numéros du Moniteur universel. L'auteur met en scène le premier consul et sa femme, M. de Bourrienne son secrétaire, et leur prête un langage et des sentiments odieux et ridicules, contre lesquels l'histoire proteste hautement. Pour faire apprécier l'inconvenance d'une pareille publication, il nous suffira d'en détacher quelques traits. »*

*Après avoir longuement réfuté ce qu'il considère comme des inconvenances, l'auteur conclut par un hymne à Joséphine :*

*« Le souvenir de l'Impératrice, se dégageant de plus en plus des nuages dont la malveillance ou la sottise ont essayé quelquefois de l'envelopper, restera comme une auréole de gloire et de clémence posée sur le front victorieux de Napoléon, et pour le peuple français qui l'a tant aimée, elle demeurera toujours, comme pour la postérité, "la bonne Joséphine". »*

*Sans doute Alexandre Dumas n'est-il pas mécontent de ce bruit entourant les débuts de la publication du roman.*

*Mais, répondant au bonapartiste, documents à l'appui, il saisit l'occasion pour définir dans une nouvelle lettre, fort développée,*

elle, sa conception de l'histoire, et accessoirement pour écorner l'image de Napoléon III libérateur de l'Italie. La lettre en question, du 9 ou 10 janvier, est imprimée dans *Le Moniteur universel* du 11 janvier 1869, précédée de : « Nous adressons la lettre suivante à M. le directeur du journal *Le Pays*, avec prière de la publier. »

A Monsieur le directeur du *Pays*.

Monsieur,

Il y a deux manières d'écrire l'histoire.

L'une *ad narrandum* – l'une pour raconter – comme M. Thiers.

L'autre *ad probandum* – l'autre pour prouver – comme Michelet.

Cette dernière façon nous paraît la meilleure, et voici pourquoi.

La première consulte les pièces officielles, *le Moniteur*, les journaux, les lettres et les actes déposés aux archives, c'est-à-dire les événements écrits par ceux-là qui les accomplissent, et par conséquent presque toujours défigurés à leur profit.

C'est Napoléon revoyant sa vie à Sainte-Hélène, et l'arrangeant pour la postérité.

J'ai vu entre les mains de M. de Montholon l'original du billet annonçant à Hudson Lowe la mort de Napoléon.

Il était en trois endroits corrigé de la main de Napoléon lui-même.

Ainsi Napoléon en mourant s'arrangeait une mort napoléonienne.

Cette manière, à notre avis, n'est point la vérité, mais la paraphrase de cette maxime de M. de Talleyrand : *La parole nous a été donnée pour déguiser notre pensée.*

La seconde manière est tout autre ; elle établit la ligne chronologique des événements, c'est-à-dire des faits

incontestables ; puis elle cherche la cause et les résultats de ces événements dans les mémoires contemporains.

Enfin elle en tire une déduction, que ne peuvent établir ceux qui écrivent pour raconter seulement, mais dont se servent victorieusement ceux qui écrivent pour prouver.

Ainsi, par exemple, l'histoire *ad narrandum* dira :

L'unité de l'Italie s'est faite sous la haute protection de Napoléon III.

Et l'histoire *ad probandum* dira :

L'unité de l'Italie s'est faite malgré l'opposition de Napoléon III, qui adopta comme fait accompli la conquête de la Sicile, mais fit défendre à Garibaldi d'enjamber le détroit de Messine, et les grands-ducs de Toscane et autres tombèrent malgré l'appui que leur donnait, par ordre de M. Walewski, notre consul à Livourne, qui, pour n'avoir pas réussi, fut envoyé en Amérique.

C'est en suivant cette méthode, c'est en entrant dans ces petits détails que j'ai écrit quatre cents volumes de romans historiques plus vrais que l'histoire.

Et je vais vous le prouver, à propos du roman d'*Hector de Sainte-Hermine*, dont vous me faites l'honneur de vous inquiéter.

D'abord laissez-moi vous citer, sur la nécessité de bien étudier les personnages historiques, une page de Mme d'Abrantès qui était non seulement une femme de beaucoup d'esprit, mais une personne de sang impérial, puisqu'elle descendait des Comnènes.

Voici ce qu'elle dit de cette excellente femme que l'on nommait Joséphine, que l'on appelait la Notre Dame des Victoires et qui emporta, dit-on, avec elle la fortune de Napoléon.

« Il est, dit Mme d'Abrantès, des personnes qui appartiennent à l'histoire ; Joséphine est de ce nombre. Ainsi donc, soit qu'on la considère comme Mlle de la Pagerie, comme

femme de M. de Beauharnais, ou comme Mme Bonaparte, sa personne appartient aux observations les plus minutieuses. C'est du concours, du rapprochement, de la comparaison de ces mêmes observations, que plus tard la postérité pourra obtenir un portrait de Joséphine offrant quelque ressemblance. Les objets les plus légers en apparence fournissent quelquefois matière à de profondes réflexions. Joséphine, comme femme de l'homme qui a gouverné le monde, et sur lequel elle a exercé elle-même une sorte de domination, est un personnage qu'il devient tout de suite important d'étudier, bien que par elle-même elle ne présente aucun intérêt, et cela sous aucun aspect ; et pourtant il faut l'étudier scrupuleusement.

« Il est une vérité constante, c'est la singulière réputation que, dès cette époque, Mme Bonaparte s'est faite pour ainsi dire à elle seule. J'aurai souvent occasion dans la suite de la placer dans son vrai jour. Il était d'une clarté fort douteuse toutes les fois que M. de Bourrienne ne la dirigeait pas ; car il s'était emparé de son esprit ou plutôt de son faible caractère, et aussitôt qu'elle fut à Milan, elle se trouva, sans s'en douter, sous sa direction immédiate.\* »

Ainsi, vous le voyez, monsieur, voilà deux paragraphes, qui nous disent, l'un, que Joséphine est un personnage historique, qui doit être étudié sous toutes ses faces ; et l'autre, que M. de Bourrienne s'était complètement emparé de son esprit ou plutôt de son faible caractère.

Maintenant nous allons vous laisser dire par Bourrienne lui-même où il en était avec le premier consul et en même avec Mme Bonaparte :

« Pendant les premiers mois que Bonaparte habita les

\* *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* [Paris, L. Mame, 1835], page 279, tome 2.

Tuileries, il couchait toujours avec sa femme. Tous les soirs il descendait chez Joséphine par un petit escalier donnant dans une garde-robe attenant à un cabinet qui avait été autrefois l'oratoire de la reine Marie de Médicis. Je ne descendais jamais dans la chambre à coucher de Bonaparte que par ce petit escalier.

«Lorsqu'il montait de son côté dans notre cabinet, c'était toujours par le même garde-robe.\* »

Vous dites, monsieur, qu'il est impossible que Bourrienne se soit permis d'entrer le matin dans la chambre de Bonaparte pendant que Joséphine était encore couchée.

Vous allez voir que bien d'autres choses lui étaient permises et même ordonnées :

«Parmi les instructions particulières que Bonaparte m'avait données, il en est une assez singulière.

«La nuit, m'avait-il dit, vous entrerez le moins possible dans ma chambre; ne m'éveillez jamais quand vous aurez une bonne nouvelle à m'apprendre. Avec une bonne nouvelle, rien ne presse; mais s'il s'agit d'une mauvaise nouvelle, réveillez-moi à l'instant même, car alors, il n'y a pas une minute à perdre.»

Vous voyez, monsieur, que Bourrienne avait l'autorisation d'entrer la nuit dans la chambre de Bonaparte. Donc il avait une clef de cette chambre, et, au besoin, il entrait à toute heure, ou plutôt, selon toute probabilité, comme l'escalier donnait sur le cabinet de Bonaparte, la clef devait rester à la porte.

Voici un autre passage qui indique qu'il avait l'ordre d'y entrer tous les jours à sept heures du matin :

«Bonaparte dormait bien, si bien qu'il voulait que je l'éveillasse tous les jours à sept heures du matin. J'entrais donc

\* *Mémoires de Bourrienne* [Paris, Ladvocat, 1829], page 228, volume3.

le premier dans sa chambre, mais assez souvent quand je l'éveillais, il me disait, sommeillant encore :

« – Ah, Bourrienne, je vous en prie, laissez-moi dormir encore un moment.

« Lorsqu'il n'y avait rien de très-pressé, je ne revenais qu'à huit heures.\* »

Comme, après une année de séjour aux Tuileries, Bourrienne dit positivement que Bonaparte se relâcha de son habitude conjugale de coucher toutes les nuits avec sa femme, et que parfois, à la suite de ses promenades nocturnes avec Duroc, ou pour quelque autre cause, il couchait dans une chambre de garçon qu'il s'était organisée au premier étage, ces jours-là Bourrienne, qui n'était pas prévenu de l'escapade nocturne de Bonaparte, entra, comme de coutume, dans la chambre du Premier Consul et y trouvait Joséphine seule.

D'ailleurs, ne vous semble-t-il pas, monsieur, qu'il y a quelque chose de plus indécent à voir dans le même lit un homme et une femme, fût-ce le mari et la femme, que d'y voir une femme seule, dans une époque qui touchait à celle où les femmes recevaient dans leur lit et avaient *des ruelles*?

Maintenant, nous allons, si vous voulez bien, passer aux dettes de Joséphine. Ces dettes avaient fait un tel bruit, que personne n'osait se charger d'en parler au premier consul

« Ce fut un soir, à onze heures et demie, que M. de Talleyrand aborda cette matière délicate. Aussitôt qu'il fut parti, je rentrai dans le petit cabinet où Bonaparte était resté seul ; alors il me dit :

« – Bourrienne, Talleyrand vient de me parler des dettes de ma femme. J'ai l'argent de Hambourg ; demandez-lui-en le montant exact. Qu'elle avoue tout, j'en veux finir et je ne

\* *Mémoires de Bourrienne*, page 200, volume 3.

veux pas recommencer ; mais ne payez pas sans me montrer les mémoires de tous ces coquins-là, c'est un tas de voleurs.

« Jusqu'alors la crainte d'une scène fâcheuse, dont l'idée seule faisait trembler Joséphine, m'avait toujours empêché d'aborder ce sujet auprès du premier consul ; mais, très-satisfait de voir que M. de Talleyrand avait pris l'initiative, je résolus de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour mettre fin à cette désagréable affaire.

« Dès le lendemain, je vis Joséphine. Elle fut d'abord ravie des dispositions de son mari ; mais cela ne dura pas. Lorsque je lui demandai le compte exact de ce qu'elle devait, elle me conjura de ne pas insister et de me contenter de ce qu'elle avouerait. Je lui dis : – Madame, je ne puis vous dissimuler l'humeur du Premier Consul ; il croit que vous devez une somme considérable ; il est disposé à l'acquitter. Vous essuiez de vifs reproches et une scène violente, je n'en doute pas, mais cette scène sera la même pour la somme que vous avouerez que pour une somme plus considérable encore. Si vous dissimulez une grande partie de vos dettes, au bout de quelques temps les murmures recommenceront, les oreilles du Premier Consul en seront encore frappées et son humeur éclatera plus vive encore. Croyez-moi, avouez tout, les résultats seront les mêmes, vous n'entendrez qu'une seule fois les choses désagréables qu'il veut vous dire ; par vos réticences, vous les renouvellez sans cesse.

« – Je ne pourrai jamais lui dire tout, cela m'est impossible, rendez-moi le service de taire ce que je vais vous avouer. Je dois, je crois, à peu près douze cent mille francs ; mais je ne veux en avouer que six ; je ne ferai plus de dettes et je payerai le reste peu à peu par mes économies.

« – Ici, madame, se renouvellent mes premières observations. Comme je ne pense pas qu'il évalue vos dettes à une aussi forte somme que six cent mille francs, je vous garantis

que vous n'éprouverez pas plus de désagréments pour douze cent mille francs que pour six cent, et, en allant au plus haut, vous en serez quitte pour toujours.

«— Je ne le ferai jamais, Bourrienne ; je le connais, je ne pourrais jamais supporter ses violences.

« Après un quart d'heure encore de discussion sur le même sujet, je fus obligé de céder à ses vives instances et de lui promettre de n'avouer que six cent mille francs au premier consul.

« On jugera de la colère et de l'humeur du premier consul ; il soupçonna bien que sa femme dissimulait quelque chose ; mais il me dit : “Eh bien, prenez six cent mille francs, mais liquidez les dettes avec cette somme, et que je n'en entende plus parler. Je vous autorise à menacer les fournisseurs de ne leur rien donner, s'ils ne renoncent pas à leurs énormes profits ; il faut les accoutumer à ne pas être si facile[s] dans leurs fournitures à crédit.”

« Mme Bonaparte me remit tous ses mémoires. L'exagération des prix, résultant de la crainte de n'être payé que fort tard et d'éprouver une diminution, ne peut se concevoir. Il me sembla aussi qu'il y avait de l'exagération dans les choses fournies. Je vis sur le mémoire du marchand de modes trente-huit chapeaux neufs et d'un grand prix pour un mois ; il y avait des *hérons* de 1.800 francs et des *esprits* de 800. Je demandai à Joséphine si elle mettait deux chapeaux par jour ; elle se récria sur ce qu'elle n'appelait qu'une erreur. Les exagérations du sellier dans ses prix et dans les choses qu'il n'avait point faites étaient ridicules. Je ne parlerai pas des autres fournisseurs : c'était le même brigandage.

« Je profitai largement de l'autorisation du premier consul, et je n'épargnai ni reproches ni menaces. J'ai honte de dire que la majeure partie des fournisseurs se contentèrent de la moitié de leurs demandes ; un d'entre eux reçut 35.000 fr.,

pour 80.000 fr., et eut l'impudence de me dire qu'il y gagnait encore.

« Enfin j'eus le bonheur, après les plus vives contestations, de tout terminer avec les 600. 000 fr. Mais Mme Bonaparte tomba bientôt dans les même excès. Heureusement l'argent devint plus commun. Cette inconcevable manie de dépenser a été pour elle presque la seule cause de tous ses chagrins ; sa profusion irréflechie rendait le désordre permanent dans sa maison, jusqu'à l'époque du second mariage de Bonaparte, où elle est devenue, m'a-t-on dit, plus rangée. Je n'en puis dire autant d'elle comme impératrice en 1804. \* »

Puis, monsieur, vous ignorez peut-être une chose, c'est que j'ai gagné, il y a tantôt deux ans, un procès de la plus grande importance pour nous autres romanciers historiques.

J'avais, dans mon étude de la route de Varennes\*\*, raconté qu'au sommet de la montée, d'où l'on découvre entièrement la ville, le roi devait trouver une escorte. Les dragons ne s'y trouvant pas, un des gardes du corps qui servaient d'escorte au roi descendit et alla frapper à la porte d'une maison, à travers les contrevents de laquelle transparaissait de la lumière.

La reine et M. de Valory s'avancèrent de leur côté vers cette maison dont la porte se referma à leur approche. Le garde du corps s'avance, la repousse et se trouve en face d'un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une robe de chambre, ayant les jambes nues et les pieds dans des pantoufles.

C'était un gentilhomme dont je ne veux pas redire de nouveau le nom, qui, en sa qualité de major et de chevalier de Saint-Louis, avait deux fois prêté le serment de fidélité

\* *Mémoires de Bourrienne*, page 30 et suiv., volume 4.

\*\* « Causerie » imprimée dans *Le Monte Cristo* entre le 28 janvier et le 22 avril 1858, *La Route de Varennes* fut éditée en volume la même année à Bruxelles chez Rozez dans la « collection Hetzel », avant d'être reprise en 1860 chez Michel Lévy.

au roi. Mais, en cette circonstance, le cœur lui faillit ; reconnaissant la reine, il refusa d'abord de répondre, puis répondit en balbutiant, puis enfin referma la porte, laissant les augustes voyageurs aussi embarrassés qu'auparavant. Son petit-fils, pieux gardien de l'honneur de ses aïeux, me fit un procès pour diffamation à l'endroit de son grand-père. Le tribunal déclara que, du moment où l'on pouvait s'appuyer comme je le faisais sur deux témoins contemporains, tout homme ayant joué un rôle dans les événements historiques était comptable avec l'histoire, et par conséquent débouta de sa demande le petit-fils du gentilhomme et le condamna aux frais du procès.

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous dire en vous remerciant de l'occasion que vous m'offrez de prouver au public que je ne marche dans mes livres qu'appuyé sur des preuves historiques.

Alexandre Dumas.

*Imprimée le lendemain dans les colonnes du Pays, la lettre est assortie de ce commentaire d'Henry d'Escamps :*

*« La direction du Moniteur universel fait appel à nos sentiments de bonne confraternité et nous demande l'insertion de la lettre qui précède ; nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle vient confirmer toutes nos assertions.*

*« A propos de roman, notre contradicteur invoque les deux manières d'écrire l'histoire, celle de M. Thiers et celle de M. Michelet, et il se place modestement entre ces deux noms, en ajoutant qu'à son avis la meilleure façon d'écrire l'histoire est de la rechercher, non dans des documents publics et sérieux, mais dans les Mémoires du temps.*

*« Nous n'avons pas à discuter de telles théories, mais on conviendra avec nous qu'on ne peut que s'étonner de voir l'auteur, quand il s'agit d'une impératrice qui fut l'idole du peuple français, consulter*

*pour en parler, lorsque tant d'autres documents abondent, les mémoires de M. de Bourrienne, de celui qui fut contraint de quitter le service du Premier Consul pour des causes qui touchent à la délicatesse. Un tel collaborateur ne peut que porter malheur à qui lui emprunte sa plume et ses citations.*

*« En effet, dans celles qu'on invoque si étourdiment ici, l'auteur du roman dont il s'agit choisit celles qui viennent précisément attester le contraire de ce qu'il a voulu prouver.*

*« Pour ne citer qu'un de ces passages, M. Bourrienne dit : "Je demandai à Joséphine si elle mettait deux chapeaux par jour ; elle se récria sur ce qu'elle appelait une erreur." Et malgré cette dénégation, malgré le témoignage qu'en porte M. Bourrienne lui-même, le romancier accepte et maintient le fait pour une vérité. Nous laissons aux gens sensés le soin de juger entre nous et l'auteur.*

*« Voilà les preuves historiques de l'auteur : Il avait à choisir entre M. le comte LaValette, que nous avions invoqué, et M. Bourrienne. Il a choisi ce dernier.*

*« Nous pourrions réfuter ligne par ligne la lettre qui précède, mais nous ne voudrions pas paraître défendre une mémoire respectée des étrangers eux-mêmes.*

*« Le lecteur comprendra comme nous qu'il est des choses qui ne se discutent pas. Quant à l'auteur du roman, il nous oblige à lui rappeler qu'il y a une faculté pour le romancier, comme pour l'historien, que ne peuvent suppléer ni l'imagination, ni le talent ni l'esprit : c'est le sens moral. »*

*C'est, comme on le voit, à ce commentaire que répondait la lettre retrouvée aux Archives de la Seine. Hélas ! ce bruit fait autour du premier feuilleton s'est vite éteint, et la suite du roman semble avoir été accueillie dans l'indifférence. C'est, du moins, ce que donne à penser cette courte note de Pierre Margry, évoquant l'une de ses visites au vieil écrivain alité, qui chaque fois que je la lis me transperce :*

« Lorsque déjà au lit, un soir, je vins après mon bureau, un ecclésiastique, directeur d'une œuvre à laquelle Dumas avait donné l'appui de sa plume, était là. Il lui fit des compliments sur son C[om]te de Ste-Hermine, disant qu'il prenait un g[ran]d plaisir à suivre son récit (On le payait 10 sous la ligne) :

« – Vous êtes le seul, l'abbé, qui m'en ayez parlé ainsi ; nul ne m'en parle. Et je vois bien que je suis fini.

« – Oh non ne parlez pas ainsi... Vous nous charmerez encore de longs jours. Vous [retrouverez la] santé.

« – Non, non, je le sens bien la mort n'est pas loin.

« – Ne parlons pas de cela, dit l'abbé.

« – Non, non, au contraire parlons-en, il faut s'y préparer.\* »

Et, chaque fois, par-delà les années, un mouvement de sympathie fraternelle me porte vers l'abbé François Moret (Bar-sur-Seine, 1795-Neuilly-sur-Seine, 11 février 1874), fils de Jean-Baptiste Moret et de Marguerite Villain, chanoine titulaire de Saint-Denis, qui avait fondé et dirigeait l'Œuvre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, au profit des jeunes filles pauvres infirmes et incurables, sise à Neuilly, 30 avenue du Roule. Lui, en tout cas, avait compris qu'Alexandre Dumas romancier, en cette fin des années 60, s'il était passé de mode auprès du public des grands journaux, avait conservé la maîtrise de son art.

## La cathédrale inachevée

Le roman historique, on le sait, n'apparaît que tardivement dans l'œuvre de Dumas, d'abord essentiellement fondée sur le théâtre. Avant le roman historique, et comme autant d'essais de narration historique, il y a eu les chroniques ou scènes historiques, elles-mêmes précédées d'une réflexion d'ensemble sur

\* Autographe : Société des Amis d'A. Dumas, fonds Glinel R 8/71.

*l'histoire de France, dans son ouvrage Gaule et France, qui définit l'orientation majeure de sa pensée\*. Il y divise l'histoire nationale en quatre ères à partir de la propriété territoriale : féodalité, seigneurie, aristocratie, propriété individuelle. Cette vision matérialiste dominée par la loi du progrès sur laquelle il fait veiller Dieu (le plus souvent et par facilité), la Nature ou la Providence, devait être le « fil rouge » qui aurait relié entre elles les différentes scènes historiques, et qui va relier, en effet, les romans historiques qui leur ont succédé.*

*Lire un roman historique de Dumas suppose une remise dans la perspective de Gaule et France. Ainsi La Reine Margot, La Dame de Monsoreau et Les Quarante-Cinq sont les romans de la décadence de la seigneurie ; Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après et Le Vicomte de Bragelonne scellent la chute de la seigneurie et l'avènement de la monarchie absolue ; les Mémoires d'un médecin marquent la mort de l'aristocratie ; Les Blancs et les Bleus, Les Compagnons de Jéhu et Le chevalier de Sainte-Hermine nous introduisent dans l'âge moderne, dont le comte de Monte-Cristo est le héros. Les admirables qualités du récit, l'essence théâtrale de certaines scènes ne doivent pas occulter à nos yeux ce dessein général, auquel Dumas, on s'en rendra compte ici, reste fidèle jusqu'au bout.*

*Dès l'extraordinaire succès de ses premiers romans historiques (Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après), le romancier révèle à Béranger son grand projet :*

*« Toute ma vie à venir se compose de compartiments remplis à l'avance, de travaux futurs déjà esquissés. Si Dieu me donne encore cinq ans à vivre, j'aurai épuisé l'Histoire de France depuis saint Louis jusqu'à nous. Si Dieu me donne dix ans, j'aurai soudé César à saint Louis. [...] Pardon de l'espèce de vanité que vous croyez peut-être reconnaître dans ces lignes ; mais il*

\* *Gaule et France*, Canel et Guyot, 1833, in-8°, 375 p.

*est certains hommes aux yeux desquels je tiens à paraître ce que je suis, – et certes, vous êtes des premiers parmi ces hommes-là.\* »*

*Dumas se propose de traduire l'histoire de France en romans, mais il pose comme principe de ne pas écrire des romans dans l'histoire, où les emprunts au passé (décors, costumes, archaïsmes langagiers) ne constitueraient qu'un fond pittoresque comme dans le roman dit troubadour, mais des romans de l'histoire, où les héros, plus encore que des individualités, seraient les représentants d'une de ces classes sociales dont les antagonismes forment la trame des événements individuels et collectifs, donnent sa dynamique à l'aventure humaine – et constituent la matière la plus solide de toute histoire nationale. Le récit n'a en vérité qu'une unique héroïne, cette même France dont chaque héros nommé n'est qu'une incarnation en son lieu, son temps, sa position sociale.*

*Dans Les Compagnons de Jéhu, dont Le Chevalier de Sainte-Hermine est la suite, il revient sur ce dessein pour le définir et le nommer :*

*« Peut-être ceux qui lisent chacun de nos livres isolément s'étonnent-ils que nous appuyions parfois sur certains détails qui semblent un peu étendus pour le livre même dans lequel ils se trouvent. C'est que nous ne faisons pas un livre isolé ; mais [...] nous remplissons ou nous essayons de remplir un cadre immense. Pour nous, la présence de nos personnages n'est point limitée à l'apparition qu'ils font dans un livre : celui que vous voyez aide de camp dans cet ouvrage [Murat], vous le retrouverez roi dans un second, proscrit et fusillé dans un troisième. Balzac a fait une grande et belle œuvre à cent faces, intitulée La Comédie humaine. Notre œuvre à nous, commencée en même temps que la sienne,*

\* Cité dans Benjamin Pifteau, in *Alexandre Dumas en bras de chemise*, op. cit., p. 64-69.

mais que nous ne qualifions pas, bien entendu, peut s'intituler *Le Drame de la France*. \* »

*Dans Le Drame de la France, le jeu des forces, pour retenir l'intérêt du lecteur (et Dumas n'a pas d'autre credo esthétique que l'« instruire en distrayant » aristotélicien), doit revêtir les formes de l'humaine condition, partager toutes les émotions des protagonistes, « amours, haines, honte, gloire, joies, douleurs ». Le pathétique de l'être humain jeté dans l'histoire qu'il construit, le plus souvent en instrument aveugle, est le lien qui rattache ce passé souvent oublié et le présent, l'ancien et le contemporain, les personnages historiques et les lecteurs de romans. L'écrivain restitue à un corps social amnésique une mémoire qui jette des lueurs sur l'obscurité présente. Le bruit et la fureur des temps lointains répondent à la fureur actuelle, mais ce n'est plus le fou shakespearien qui narre, c'est un poète, un voyant rétrospectif qui sait distinguer l'ordre dans le désordre, la nécessité là où semble régner le hasard. Le livre est d'abord lecture d'un autre livre dont l'auteur serait Dieu. Sous sa légende bonhomme, Dumas ne revendique pas moins que la succession des prophètes lisant dans le passé les signes de l'avenir. Son entreprise, qu'il en fût pleinement conscient ou non, porte essentiellement sur la difficile gestation du monde moderne, de la naissance de la monarchie absolue à l'avènement de la République. Le roman de Dumas n'est jamais un roman tourné vers le passé : si l'écrivain regrette des valeurs disparues, il ne s'abandonne jamais à la nostalgie du monde ancien. C'est vers le présent et vers l'avenir que le récit historique est orienté, c'est-à-dire vers la régénération de l'espèce humaine. Les ères sont autant de cercles où l'écrivain introduit le lecteur dans un mouvement ascendant vers une perfection sociale qu'il appelle de ses vœux. Le passé ne vaut d'être restitué que comme explication du présent et préfiguration de l'avenir. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la plupart*

\* *Les Compagnons de Jéhu*, ch. XLIV.

*des romans de Dumas aient pour cadre les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles comme pré-histoire du présent.*

*Lorsque, au soir de sa vie – non pas cinq ans, mais vingt-cinq ans après –, le vieil écrivain considérait l'œuvre accomplie, s'il pouvait à juste titre se glorifier des monuments élevés, il ne pouvait néanmoins, mal gré qu'il en eût, qu'en constater les vides : il n'avait pas « épuisé l'Histoire de France depuis saint Louis » jusqu'à l'époque contemporaine. Restait en particulier une béance entre 1799 (Les Compagnons de Jéhu) et 1815 (Le Comte de Monte-Cristo) ; certes, Napoléon Bonaparte était apparu dans Les Blancs et les Bleus, au 13-Vendémiaire et pendant la campagne d'Égypte ; et dans Les Compagnons de Jéhu au retour d'Égypte et au 18-Brumaire ; mais ce n'était que Bonaparte, ce n'était pas encore Napoléon.*

*La grande cathédrale de Dumas, comme tant d'autres, était-elle destinée à être inachevée ? Porthos meurt écrasé par la voûte de la grotte de Locmaria ; Dumas meurt en s'efforçant de construire une voûte reliant deux corps de son œuvre. Son ultime effort de bâtisseur, c'est ce Chevalier de Sainte-Hermine précisément, dans lequel il projette la figure problématique de Napoléon, soleil ou ogre, en lui donnant pour contrepoids romanesque le dernier rejeton de la famille de Sainte-Hermine, Hector, dont le frère aîné, Léon, a été fusillé dans Les Blancs et les Bleus, le second frère, Charles, guillotiné dans Les Compagnons de Jéhu. Chargé sous le Consulat de poursuivre la vengeance familiale confiée au comte puis au vicomte de Sainte-Hermine ses frères, le « chevalier », devenu comte à son tour, échappera au bourreau mais sera condamné par Fouché à vivre comme un spectre... et se trouvera de la sorte témoin et acteur de tous les hauts faits et de toutes les basses œuvres de l'Empereur, dont il est la victime admirative. Il croisera Joséphine, Fouché, Talleyrand, Cadoudal, Chateaubriand, le duc d'Enghien, des corsaires, des espions de la police, des femmes du monde, des bandits comme Fra Diavolo et Il Bizzarro, et mille*

*et un autres brillants figurants qui ont leur place dans cette fresque placée sous le signe fascinant de l'excès.*

*Ce n'était certes pas la première fois que Dumas tentait de faire revivre l'Empire par le biais du roman : en 1852, ne prévoyait-il pas déjà une intrigue dans laquelle apparaîtraient, au milieu de personnages d'invention, Napoléon, Talleyrand, les douze maréchaux, tous les rois contemporains, Marie-Louise, Hudson Lowe ? La rédaction de ce récit monstre, Isaac Laquedem, arrêtée par la censure du temps, n'avait pas dépassé le prologue.*

### Napoléon dans le « Drame de la France »

*Si Napoléon, en 1868, au crépuscule de la vie de l'écrivain, appartient déjà à l'Histoire, il est encore intimement mêlé à son aurore.*

*Le jeune Dumas (il avait treize ans), par deux fois, a pu voir le César moderne ; il évoque cette rencontre dans la conférence donnée au Cercle national des Beaux-Arts à Paris, en 1865 :*

Napoléon a quitté l'île d'Elbe le 26 février [1815]. Le 1<sup>er</sup> mars, il a débarqué au Golfe Juan. Le 20 mars, il est entré à Paris.

Villers-Cotterêts était sur la route que devait suivre l'armée pour marcher à l'ennemi.

Après une année de règne des Bourbons, c'est-à-dire après une année de négation d'un quart de siècle de notre histoire, c'était, il faut que je l'avoue, une grande joie pour la veuve et le fils d'un général de la Révolution, que de revoir ces anciens uniformes, ces vieilles cocardes retrouvées sur la route de l'île d'Elbe à Paris dans les caisses des tambours et ces glorieux drapeaux tricolores troués par les balles d'Austerlitz, de Wagram et de la Moskowa.

Ce fut donc un merveilleux spectacle que celui que nous donna toute cette vieille garde, type militaire complètement disparu de nos jours, et qui était la vivante personnification de cette ère impériale que nous venions de traverser, la légende vivante et glorieuse de la France.

En trois jours, trente mille hommes, trente mille géants passèrent ainsi, fermes, calmes, presque sombres. Pas un qui ne comprît qu'une partie de ce grand édifice napoléonien, cimenté de son sang, ne pesât sur lui, et tous, comme ces belles cariatides du Puget qui effrayèrent le chevalier de Bernin, lorsqu'il débarqua à Toulon, tous semblaient fiers de ce poids, quoique l'on sentît qu'ils pliassent sous lui.

Oh ! ne l'oublions pas, ne l'oublions jamais ! ces hommes qui marchaient d'un pas ferme vers Waterloo, c'est-à-dire vers la tombe, c'était le dévouement, c'était le courage, c'était l'honneur ; c'était le plus pur sang de la France, c'était vingt ans de lutte contre l'Europe entière, c'était la Révolution, notre mère, c'était la gloire du passé, c'était la liberté de l'avenir, c'était, non pas la noblesse française, mais la noblesse du peuple français.

Je les vis tous passer ainsi, tous jusqu'au dernier débris de l'Égypte. Deux cents mamelucks, avec leurs pantalons rouges, leurs turbans blancs, leurs sabres recourbés.

Il y avait quelque chose non seulement de sublime, mais encore de religieux, de saint, de sacré dans ces hommes qui, condamnés aussi fatalement et aussi irrévocablement que les gladiateurs antiques, comme eux pouvaient dire :

« *Caesar, morituri te salutant* (César, ceux qui vont mourir te saluent). »

Seulement, ceux-là allaient mourir non pas pour le plaisir, mais pour l'indépendance d'un peuple, non point forcés, mais de leur libre arbitre, mais de leur seule volonté. [...]

Ils passaient !

Un matin, le bruit de leurs pas s'éteignit ; les derniers accords de leur musique moururent.

Cette musique jouait : «Veillons au salut de l'Empire».

Puis on annonça dans les journaux que Napoléon quitterait Paris le 12 juin pour se rendre à l'armée.

Napoléon suivait toujours la route qu'avait suivie sa garde. Napoléon passerait donc par Villers-Cotterêts.

J'avoue que j'avais un immense désir de voir cet homme qui, en pesant sur la France de tout le poids de son génie, avait particulièrement et d'une façon si lourde pesé sur moi, pauvre atome perdu dans trente-deux millions d'hommes, sur moi qu'il continuait d'écraser, tout en ignorant que j'existasse.

Le 11, on reçut la nouvelle officielle de son passage ; les chevaux étaient commandés à la poste.

Il devait partir de Paris à trois heures du matin ; c'était donc vers sept ou huit heures qu'il traverserait Villers-Cotterêts.

Dès six heures du matin, après une nuit d'insomnie, j'attendais au bout de la ville avec la partie de la population la plus valide, c'est-à-dire avec celle qui avait la faculté de courir aussi vite que les voitures impériales.

Et, en effet, ce n'était point à son passage que l'on pouvait bien voir Napoléon, c'était au relais.

Je compris cela, et à peine eus-je aperçu, à un quart de lieue à peu près, la poussière des premiers chevaux que je pris ma course vers la poste.

A mesure que j'approchais, ne prenant pas même le temps de me retourner, j'entendais gronder derrière moi, se rapprochant aussi, le tonnerre des roues.

J'arrivai au relais : je me retournai et je vis accourir comme une trombe ces trois voitures, qui brûlaient le pavé, conduites par des chevaux écumants et par des postillons en grande tenue, poudrés et enrubannés.

Tout le monde se précipita vers la voiture de l'Empereur.  
Je me trouvai naturellement un des premiers.

Je le vis !

Il était assis au fond à droite, vêtu de l'uniforme vert à revers blancs, et portant la plaque de la Légion d'honneur.

Sa tête pâle et malade, mais belle comme une médaille antique, semblait grassement taillée dans un bloc d'ivoire, dont elle avait la teinte jaunâtre, et retombait légèrement inclinée sur sa poitrine. A sa gauche était assis Jérôme, l'ex-roi de Westphalie, le plus jeune et le plus fidèle de ses frères ; en face de Jérôme, et sur le devant, l'aide de camp Le Tort.

L'Empereur, comme s'il s'éveillait d'un assoupissement ou sortait de sa pensée, leva la tête, regarda autour de lui sans voir et demanda :

– Où sommes nous ?

– A Villers-Cotterêts, sire, dit une voix.

– A six lieues de Soissons, alors ? répondit-il.

– A six lieues de Soissons, oui, sire.

– Faites vite.

Et il retomba dans cette somnolence d'où l'avait tiré le temps d'arrêt de la voiture.

On avait déjà relayé, les nouveaux postillons étaient en selle, ceux qui venaient de dételer agitaient leurs chapeaux en criant :

Vive l'Empereur !

Les fouets claquèrent ; Napoléon fit un léger mouvement de tête qui équivalait à un salut ; les voitures partirent au grand galop et disparurent au tournant de la rue de Soissons.

La vision gigantesque était évanouie.

Six jours s'écoulèrent, et, pendant ces six jours, on apprit le passage de la Sambre ; la prise de Charleroi ; la bataille de Ligny ; le combat des Quatre-Bras.

Ainsi le premier écho était un écho de victoire.

C'était le 18, jour de la bataille de Waterloo, que nous avons appris le résultat des journées du 15 et du 16.

On attendait avidement d'autres nouvelles. La journée du 19 se passa sans en apporter.

L'Empereur, disaient les journaux, avait visité le champ de bataille de Ligny, et fait donner des secours aux blessés.

Le général Le Tort, que j'avais vu en face de l'Empereur, dans sa voiture, avait été tué à la prise de Charleroi.

Son frère Jérôme, qui était à ses côtés, avait eu, aux Quatre-Bras, la poignée de son épée brisée par une balle.

La journée du 20 s'écoula lente et triste, le ciel était sombre et orageux. Il était tombé des torrents de pluie, et l'on disait que par un temps semblable, qui durait depuis trois jours, on n'avait sans doute pas pu combattre.

Tout à coup, le bruit se répand que des hommes, portant de sinistres nouvelles, ont été arrêtés et conduits dans la cour de la mairie.

Tout le monde se précipite de ce côté, moi des premiers, bien entendu.

En effet, sept ou huit hommes, les uns encore à cheval, les autres à terre et près de leurs chevaux, sont entourés par la population qui les garde à vue.

Ils sont sanglants, couverts de boue, en lambeaux !

Ils se disent Polonais, et ne prononcent qu'avec difficulté quelques mots de français.

Un ancien officier, qui parle allemand, arrive ; et les interroge en allemand.

Plus à l'aise dans cette langue, ils racontent.

Que Napoléon en est venu aux mains le 18 avec les Anglais. La bataille, disent-ils, a commencé à midi. A cinq heures, les Anglais étaient battus. Mais à six heures Blücher, qui avait marché au canon, est arrivé avec quarante mille hommes, et a décidé la bataille en faveur de

l'ennemi. « Bataille décisive. L'armée française est non pas en retraite, mais en déroute. »

Ils sont l'avant-garde des fugitifs.

Il est à peu près trois heures de l'après-midi. En quarante-huit heures, ces hommes sont venus de Planchenois.

C'est plus d'une lieue et demie à l'heure qu'ils ont faite. Les courriers de malheur ont des ailes.

Je rentre à la maison. Je raconte à ma mère ce que j'ai vu. Elle m'envoie à la poste : c'est toujours là que l'on aura les nouvelles les plus fraîches.

Je m'y installe.

À sept heures un courrier arrive : il porte la livrée vert et or, la livrée de l'Empereur.

Il est couvert de boue, son cheval frissonne de tous ses membres, il s'arc-boute sur ses quatre pieds pour ne pas tomber de fatigue.

Le courrier demande quatre chevaux pour une voiture qui le suit ; on lui amène un autre cheval tout sellé ; on l'aide à monter dessus ; il lui enfonce les éperons dans le ventre et disparaît.

Inutilement on l'a interrogé, il ne sait rien ou ne veut rien dire.

On tire les quatre chevaux demandés de l'écurie ; on les harnache, on attend la voiture.

Un grondement sourd qui se rapproche rapidement annonce qu'elle arrive.

On la voit apparaître au tournant de la rue ; elle s'arrête devant la porte.

Le maître de poste s'avance stupéfait !

En même temps je le tire par le pan de son habit :

– C'est lui, c'est l'Empereur, lui dis-je.

– Oui !

C'était l'Empereur, à la même place où je l'avais vu huit

jours auparavant, dans une voiture pareille, avec un aide de camp près de lui et un autre en face.

Mais ceux-là ne sont plus ni Jérôme ni Le Tort [...]

C'est bien l'Empereur, c'est bien le même homme, c'est bien le même visage pâle, maladif, impassible.

Seulement la tête est un peu plus inclinée sur la poitrine.

Est-ce simple fatigue ?

Est-ce douleur d'avoir joué le monde et de l'avoir perdu ?

Comme la première fois, en sentant la voiture s'arrêter, il lève la tête, jette autour de lui ce même regard vague, qui devient si perçant lorsqu'il se fixe sur un homme ou sur un horizon, ces deux choses mystérieuses derrière lesquelles peut toujours se cacher un danger.

– Où sommes-nous ? demande-t-il.

– A Villers-Cotterêts, sire, répond le maître de poste.

– A dix-huit lieues de Paris, alors ?

– Oui, sire.

– Allez !

Ainsi, comme la première fois, après avoir fait une question pareille, dans les mêmes termes à peu près, il donne le même ordre et repart aussi rapidement.

Il y avait, jour pour jour, trois mois qu'à son retour de l'île d'Elbe il était rentré aux Tuileries.

Seulement, du 20 mars au 20 juin, Dieu a creusé un abîme où s'est engloutie sa fortune.

Cet abîme, c'est Waterloo.\*

« Cet homme qui, en pesant sur la France de tout le poids de son génie, avait particulièrement et d'une façon si lourde pesé sur moi. » *En effet, cet enfant qui voit passer Napoléon est*

\* Le manuscrit de cette conférence est conservé à Prague, Stádni Ústřední Archiv, Hore c. 2750 (fonds Metternich, Ms. 44).

*un héritier, non de biens matériels, puisque la mort de son père a laissé sa mère à peu près démunie, mais d'un héritage autrement essentiel, un héritage de gloire, un héritage détourné par cet homme, l'Empereur, qui vient de passer.*

*Dumas reviendra sans cesse sur ce passé proche et douloureux, attaché pour lui à l'enfance, mais qui colorera toute sa vie.*

*C'est le général Dumas – père de l'écrivain – que la Convention avait appelé pour se mettre en défense, lorsque, le 12 vendémiaire an IV (4 octobre 1795), la révolte contre-révolutionnaire avait gagné les sections de Paris.*

*« Elle adressa au général Alexandre Dumas, commandant en chef de l'armée des Alpes, et alors en congé, la lettre suivante, dont la brièveté même démontrait l'urgence :*

*« "Le général Alexandre Dumas se rendra à l'instant même à Paris pour y prendre le commandement de la force armée." »*

*« L'ordre de la Convention fut porté à l'hôtel Mirabeau ; mais le général Dumas était parti trois jours auparavant, pour Villers-Cotterêts, où il reçut la lettre le 13 au matin.*

*« Pendant ce temps, le danger croissait d'heure en heure ; il n'y avait pas moyen d'attendre l'arrivée de celui qui était mandé ; en conséquence, pendant la nuit, le représentant du peuple Barras fut nommé commandant en chef de l'armée de l'intérieur ; il lui fallait un second : il jeta les yeux sur Bonaparte.*

*« Ainsi, cette heure, qui sonne une fois, dit-on, dans la vie de tout homme, et lui ouvre avenir, avait sonné infructueusement pour mon père. Il prit la poste à l'instant même ; mais il n'arriva que le 14.*

*« Il trouva les sections vaincues et Bonaparte général en chef de l'armée de l'intérieur.\* »*

*Le premier rôle était désormais distribué ; le général Dumas ne jouerait plus que les utilités, même si quelquefois il se hausserait jusqu'à l'épique (conquête du Mont-Cenis, ou défense du pont de*

\* Alexandre Dumas, *Mes mémoires*, ch. v et xii.

*Klausen qui lui vaudra ce surnom : le Horatius Coclès du Tyrol – 24 mars 1797).*

*Embarqué dans l'aventure égyptienne comme commandant de la cavalerie, le général Dumas, nostalgique de l'idéal révolutionnaire, ne cachait pas sa méfiance à l'endroit de son chanceux rival ; tout lui faisait soupçonner l'ambition personnelle du général en chef. Dans ses Mémoires, le fils met en scène la fameuse entrevue entre son père et Bonaparte qui eut « une si grande influence sur l'avenir de mon père et sur le mien », lorsque Bonaparte lui demande des explications sur une réunion de généraux mécontents :*

*«– Oui, la réunion de Damanhour est vraie ; oui, les généraux, découragés dès la première marche, se sont demandé quel était le but de cette expédition ; oui, ils ont cru y voir un motif non pas d'intérêt général, mais d'ambition personnelle ; oui, j'ai dit que, pour la gloire et l'honneur de la patrie, je ferais le tour du monde ; mais que, s'il ne s'agissait que de votre caprice, à vous, je m'arrêteraï dès le premier pas. Or, ce que j'ai dit ce soir-là, je vous le répète, et, si le misérable qui vous a rapporté mes paroles vous a dit autre chose que ce que je vous dis, c'est non seulement un espion, mais pis que cela, un calomniateur.*

*« Bonaparte regarda un instant mon père ; puis, avec une certaine affection :*

*«– Ainsi, Dumas, lui dit-il, vous faites deux parts dans votre esprit : vous mettez la France d'un côté et moi de l'autre. Vous croyez que je sépare mes intérêts des siens, ma fortune de la sienne.*

*«– Je crois que les intérêts de la France doivent passer avant ceux d'un homme, si grand que soit cet homme... Je crois que la fortune d'une nation ne doit pas être soumise à celle d'un individu.*

*«– Ainsi, vous êtes prêt à vous séparer de moi ?*

*«– Oui, dès que je croirai voir que vous vous séparez de la France.*

*«– Vous avez tort, Dumas..., dit froidement Bonaparte.*

« — C'est possible, répondit mon père ; mais je n'admets pas les dictatures, pas plus celle de Sylla que celle de César.

« — Et vous demandez ?... »

« — A retourner en France par la première occasion qui se présentera.

« — C'est bien ! je vous promets de ne mettre aucun obstacle à votre départ.

« — Merci, général ; c'est la seule faveur que je sollicite de vous.

« Et, s'inclinant, mon père marcha vers la porte, tira le verrou et sortit.

« En se retirant, il entendit Bonaparte murmurer quelques mots dans lesquels il crut entendre ceux-ci :

« — Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune !\* »

S'éloignant des côtes de l'Égypte, après la révolte du Caire, le « nègre Dumas », comme l'appelait Bonaparte, s'éloignait en même temps d'un grand destin.

Une tempête obligea son navire à accoster dans le royaume de Naples, où il fut retenu prisonnier jusqu'en mars 1801. Rentré chez lui malade, sans un sou vaillant, il réclama :

« Mais, général premier consul, vous connaissez les malheurs que je viens d'éprouver. J'espère que vous ne permettrez pas que l'homme qui partagea vos travaux et vos périls languisse au-dessous de la mendicité. J'éprouve un autre chagrin : je suis porté au nombre des généraux en non-activité. Eh quoi, je suis, avec mon âge et avec mon nom, frappé d'une espèce de réforme ! Je suis le plus ancien général de mon grade ; j'ai pour moi des faits d'armes qui ont puissamment influé sur les événements ; j'ai toujours conduit à la victoire les défenseurs de la patrie. J'en appelle à votre cœur. » (Juillet 1802.)

Pour toute réponse, admis à prendre son traitement de réforme (26 fructidor an X / 13 septembre 1802), il cessa d'être porté sur

\* Mes mémoires, op. cit. ch. v et xii.

*le tableau des généraux de division de la République. Bonaparte lui avait donné une mort militaire.*

*« J'ai perdu la santé et suis voué à l'infortune et au malheur ; la misère et le chagrin dévorent ma vie. Le seul motif qui m'éloigne du désespoir est de penser que j'ai servi sous vos ordres et que souvent vous m'avez donné des marques de bienveillance et d'estime ; tôt ou tard, j'espère que vous daignerez adoucir mon sort... Je vous supplie de me faire payer mes appointements arriérés de ma captivité de Sicile, soit 28 500 francs. » (Septembre 1803.)*

*Ni tôt ni tard il ne fut payé. Il mourut en 1806, laissant femme et enfants sans moyens d'existence. Quelques heures avant sa fin, il exprima le vœu d'être enterré dans les champs d'Austerlitz.*

*Aussi Dumas, toute sa vie fidèle à la mémoire de son père, éprouve-t-il pour l'Empereur des sentiments partagés entre attraction et répulsion. Il est d'une part le génie solaire qui, vingt ans durant, a enivré la France de gloire ; d'autre part l'« Ogre corse » qui saigne le pays, lui enlevant année après année ses enfants – et qui, dans son « roman » à lui, est le véritable assassin de son père.*

*La figure de l'Empereur cependant, sous la Restauration – pendant sa captivité à Sainte-Hélène et après sa mort – en vient vite à prendre une dimension mythique aux yeux de ceux-là mêmes qui l'ont un temps honnie, à mesure que se dépopularisent les Bourbons : « C'était au point que, sans savoir pourquoi, malgré tous les motifs que nous avions de maudire Napoléon, ma mère et moi, nous en étions arrivés à haïr bien davantage encore les Bourbons, qui ne nous avaient rien fait ou qui même nous avaient plutôt fait du bien que du mal. »*

*C'est pourquoi il n'est guère étonnant de retrouver à Paris le jeune Dumas, devenu employé aux écritures au service du duc d'Orléans (le futur Louis-Philippe), dans des salons bonapartistes comme celui d'Antoine Vincent Arnault : républicains, libéraux, bonapartistes font alors cause commune contre les Bourbons appuyés sur la compagnie du Saint-Sacrement. Pas surprenant non*

*plus de retrouver, quand il publie ses premiers vers, des poèmes qui chantent l'épopée impériale, comme Leipsick (sic) ou cet Aigle blessé dédié à ce même Antoine Vincent Arnault – en notant toutefois qu'il chante les défaites plutôt que les victoires.*

*Les Trois Glorieuses, chassant le vieux roi Charles X, dernier des Bourbons à régner sur la France, raniment la célébration du mythe impérial. Pas moins de sept Napoléon affrontent ou affronteront les feux de la rampe, loin du feu des batailles et des bivouacs : Napoléon à Schoenbrunn au théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui encaisse des recettes fabuleuses, d'autres aux Nouveautés, au Vaudeville, aux Variétés, à l'Ambigu-Comique, à la Gaîté, au Cirque-Olympique. Alexandre Dumas, jeune auteur à succès depuis Henri III et sa cour, est poursuivi par le directeur de l'Odéon, Harel, lequel, lui promettant le pactole, veut lui aussi son Napoléon. Le jeune auteur cède enfin ; il dessine, aidé d'un complice (Cordellier Delanoue) un canevas : un espion, qu'il a sauvé du peloton d'exécution à Toulon, suit l'Empereur dans sa prodigieuse carrière, jusqu'à Sainte-Hélène. Vingt-trois tableaux, découpés dans l'histoire et l'hagiographie impériales, et s'inspirant de sources que l'on a pu repérer : Mémoires de Bourrienne ; Histoire de Napoléon du baron Norvins ; Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815 ; Mémorial de Sainte-Hélène de Las Cases.*

*C'est là un Napoléon conforme à sa légende, un génie dont la pensée va trop loin pour être comprise par ses médiocres contemporains, trahi au surplus par les girouettes politiques dont il a fait la fortune – ceux qui au moment de la composition du drame se rallient en masse à Louis-Philippe. Seul le peuple, représenté par le soldat analphabète Lorrain, lui demeure indéfectiblement fidèle. Ce peuple, c'est celui qui vient de combattre sur les barricades de 1830, chassant les Bourbons.*

*Le soir de la première, le 10 janvier 1831, c'est un étrange spectacle d'émeute, ou de départ au combat ; les gardes nationaux*

*encombrent la salle. Le lever du rideau est accueilli par des exclamations : les décors – ici une redoute devant Toulon, et, à travers les embrasures, la ville assiégée et la chaîne de rochers sur laquelle sont échelonnés les forts – sont superbes. Viennent ensuite la foire de Saint-Cloud et ses baraques, l'appartement, puis le jardin aux Tuileries, l'intérieur du palais du roi de Saxe à Dresde, les hauteurs de Borodino, une salle du Kremlin, une mesure près de la Bérésina (avant la Bérésina), les hauteurs de Montereau, un salon du faubourg Saint-Germain, une rue de Paris, une salle du palais de Fontainebleau, la cour du Cheval-Blanc, dans le même palais, le port de Portoferraio, la vallée de Jamestown à Sainte-Hélène... Cette énumération montre assez que le drame, après une rapide mise en scène de l'ascension de Napoléon Bonaparte, s'attarde sur la chute de l'Empereur. C'est le vaincu surtout qui est représenté.*

*Aux entractes, tambours et trompettes de la garde nationale font entendre des airs martiaux. Frédérick Lemaître, qui joue Napoléon, ne ressemble en rien à l'Empereur. Mais il porte le petit costume gris ; il agonise à Sainte-Hélène. Cela suffit : on pleure d'abord, on applaudit ensuite à tout rompre. A la sortie, on siffle le pauvre comédien Delaître, qui a la mauvaise fortune d'interpréter Hudson Lowe.*

*A. Dumas ne se fait aucune illusion sur la valeur littéraire de l'ouvrage ; s'il s'en faisait, son ami le royaliste Alfred de Vigny le désabuserait :*

*« Mauvais ouvrage, mauvaise action ! écrit-il. C'est par colère contre le roi que Dumas a jeté dans Napoléon des mots durs sur les Bourbons. "On a été ingrat envers moi", dit-il. Je lui ai reproché d'accabler les vaincus. »*

*C'est à ces reproches sans doute que répond le jeune auteur dans la préface du drame, qu'il dédie à « la Nation française ». Il y réfute toute accusation d'ingratitude :*

*« Je suis le fils du général républicain Alexandre Dumas, mort*

en 1806, à la suite de onze tentatives d'empoisonnement faites contre lui, dans les prisons de Naples.

« Il mourut en disgrâce de l'empereur, pour n'avoir pas voulu adopter son système de colonisation de l'Égypte, – et il avait tort, – pour n'avoir pas consenti à signer, lors de son avènement au trône, les registres des communes, – et il avait raison.

« Mon père était un de ces hommes de fer qui croient que l'âme, c'est la conscience, qui font juste ce qu'elle leur prescrit, et qui meurent pauvres.

« Or, mon père mourut pauvre ; on lui devait vingt-huit mille francs de solde arriérée, on ne les paya pas à sa veuve ; on devait à sa veuve une pension, on ne la lui donna pas. Le sang de mon père versé sous la République n'a donc pas été payé ni par l'Empire, ni par la Restauration : à la Restauration et à l'Empire, merci ! car ils m'ont fait libre. »

Spéculation plutôt qu'œuvre, la pièce, intitulée Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France, pourrait cependant avoir induit Dumas à s'interroger sur le rôle de Napoléon dans l'histoire de la France. « Pourquoi le même homme est à la fois si fort au commencement de sa carrière, si faible à la fin – pourquoi, à une heure donnée, dans la force de l'âge, à quarante-six ans, son génie l'abandonne, sa fortune le trahit ? » se demande-t-il. Deux ans, plus tard, dans son ouvrage Gaule et France (1833), il parvient à une réponse : Napoléon n'a été qu'un instrument aux mains de Dieu ; du moment où Dieu n'en a plus besoin, il le brise :

« Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu pour accomplir l'œuvre de régénération : César, Karl-le-Grand et Napoléon.

« César prépare le christianisme.

« Karl-le-Grand la Civilisation.

« Napoléon la Liberté.

« [...] Lorsque Napoléon prit la France au 18 brumaire, elle

*était toute fiévreuse encore de la guerre civile ; et, dans l'un de ses excès, elle s'était jetée si en avant des peuples, que les autres nations n'étaient plus au pas ; l'équilibre du progrès général se trouvait dérangé par l'excès du progrès individuel ; c'était une folle de liberté qu'il fallait, selon les rois, enchaîner pour guérir.*

*« Napoléon parut avec son double instinct de despotisme et de guerre ; sa double nature populaire et aristocratique, en arrière des idées de la France, mais en avant des idées de l'Europe ; homme de résistance pour l'intérieur, mais homme de progrès pour l'extérieur.*

*« Les rois insensés lui firent la guerre !*

*« Alors Napoléon prit ce qu'il y avait de plus pur, de plus intelligent, de plus progressif au milieu de la France ; il en forma des armées et répandit ces armées sur l'Europe ; partout elles portèrent la mort aux rois et le souffle de vie aux peuples ; partout où passe l'esprit de la France, la Liberté fait à sa suite un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions, comme un semeur le blé.*

*« [Arrive la désastreuse campagne de Russie.] Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé ; car sa chute maintenant sera aussi utile à la liberté qu'autrefois l'avait été son élévation. Le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent, peut-être, devant l'ennemi vaincu [...]*

*« Dieu retire donc sa main de Napoléon, et pour que l'intervention divine soit bien visible cette fois dans les choses humaines, ce ne sont plus des hommes qui combattent des hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées : ce sont les éléments qui tuent une armée. [...]*

*« Ainsi viennent, à neuf cents ans d'intervalle, et comme preuves vivantes de ce que nous avons dit, que plus le génie est grand, plus il est aveugle :*

*« César, païen, prépare le christianisme.*

*« Karl-le-Grand, barbare, la Civilisation.*

*« Napoléon, despote, la Liberté.*

*« Ne serait-on tenté de croire que c'est le même homme qui*

*reparaît à des époques fixes et sous des noms différents pour accomplir une pensée unique ? »*

*Cette vision providentialiste du destin de Napoléon ne variera guère sous la plume de l'écrivain : elle sous-tend en particulier son Napoléon, affaire éditoriale conclue en 1839, qui soulève peu d'enthousiasme chez le lecteur : « Je m'attendais à lui voir déployer, dans cet épisode [la bataille de Waterloo], toute la puissance de son talent, toute l'énergie de ses pensées et de son style... point. Ce ne m'a semblé que 10 pages des Victoires et conquêtes bien écrites et bien jugées », écrit Marco de Saint-Hilaire, qui sera l'une des sources du deuxième volume du Chevalier de Sainte-Hermine.*

*Rien n'y changera, pas même ses relations avec les Bonaparte : Dumas, qui au cours de son voyage en Suisse a rendu visite le 13 septembre 1832 à la reine Hortense retirée dans le château d'Arenenberg, se lie à Florence, à partir de juin 1840, avec la famille Bonaparte, tant et si intimement que, de retour en France, en 1844, il se dit « chargé par la famille Napoléon de revoir les quatre manuscrits du général Montholon [alors emprisonné en compagnie de Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III] consacrés à la captivité de l'Empereur » et prie le ministre Tanneguy Duchatel de lui « accorder pour voir cinq ou six fois les prisonniers de Ham la permission la plus étendue qu'il soit en votre pouvoir. » L'autorisation est accordée :*

*« En allant en Belgique, nous [Dujarier, gérant de La Presse et Dumas] nous sommes arrêtés un jour à Ham. J'avais été reçu, il y a douze ans, chez la reine Hortense, à Arenenberg, je ne crus pas devoir passer dans la ville où son fils était prisonnier sans aller le remercier de l'hospitalité maternelle. D'ailleurs, depuis ce temps, j'avais eu l'honneur de connaître à Florence le roi Louis, le roi Jérôme et le roi Joseph. J'en demande pardon au congrès*

\* Aut., Archives nationales, AB XIX 3325 dr I.

de Vienne, j'appelle surtout rois ceux-là qui ne le sont plus, et les plus grandes majestés sont pour moi les majestés déchues ou les majestés mortes. Le prince Louis, tout prisonnier qu'il était, restait donc pour moi un prince français, et, comme tel, il avait droit à mes hommages.

« Cette première visite se passa pour moi à parler de la famille impériale avec S. A. le prince Louis, tandis que dans un autre appartement vous régliez avec M. le comte Montholon les conditions de votre publication. Lorsque le lendemain je retournai prendre congé du prince, le comte Montholon et lui me prièrent de revoir les épreuves de l'ouvrage que vous alliez éditer, et que, prisonnier à 30 ou 40 lieues de Paris, le comte Montholon ne pouvait revoir. J'acceptai, pour le prince d'abord, puis ensuite pour toute cette noble famille exilée qui me parlait par sa voix, et à laquelle je rendais, en acceptant, le seul service que je pusse lui rendre.\* »

Les Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, par le général Montholon, réécrits par Dumas – de larges fragments du manuscrit sont conservés à Prague –, seront publiés, en deux volumes, chez Paulin en 1847.

Cette vision de Napoléon comme instrument de la Providence se trouve réitérée dans la conférence que nous avons citée, où, dans un beau mouvement de dialoguisme, Dumas s'adresse à l'Empereur lui-même :

« Non, Sire, votre gloire n'a pas souffert, car vous luttiez contre la destinée. Ces vainqueurs que l'on a appelés Wellington, Bulow, Blücher, ces vainqueurs n'avaient que des masques d'hommes, et c'étaient des génies envoyés par le très-haut pour vous combattre, vous qui vous étiez révolté contre lui en prenant la cause des rois quand il vous avait chargé de celles des peuples.

« La Providence, Sire, la Providence !

« Toute une nuit, Jacob lutta contre un ange qu'il prit pour un

\* Lettre imprimée dans *La Presse*, 24 décembre 1844.

*homme ; trois fois il fut terrassé, lui, le premier lutteur d'Israël ! Et, le matin venu, en songeant à sa triple défaite, il pensa devenir fou.*

*«Trois fois aussi, vous avez été terrassé, Sire ; trois fois vous avez senti sur votre poitrine frémissante le genou du vainqueur divin !*

*«A Moscou, à Leipsick, à Waterloo.»*

*C'est cette même vision qui l'habite lorsque, dans un dernier effort pathétique, il tente de combler la béance qui altère le Drame de la France. Il a mis en scène Bonaparte dans Les Blancs et les Bleus, il suivra le cours de l'astre Napoléon dans Le Chevalier de Sainte-Hermine.*

*Le roman commence un an avant la naissance de l'auteur en cette année 1802 qu'avait chantée son contemporain et ami capital Victor Hugo :*

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

### Le fils de Monte-Cristo

*Au Goliath historique, Dumas va opposer ici un David romanesque : Hector, dernier rejeton («chevalier») de la famille des comtes de Sainte-Hermine. Le père guillotiné à la suite de la conspiration des œillets, le frère aîné (Léon), émigré de l'armée de Condé, fusillé, l'autre frère, Charles, compagnon de Jéhu, guillotiné, le jeune chevalier, en même temps que du titre comtal, hérite de la vengeance familiale.*

*Un vengeur donc, comme l'a été avant lui le comte de Monte-Cristo ; que Dumas-Hamlet va charger, par héros de roman interposé, de le venger de Napoléon, l'assassin de son père, peut-on penser...*

*A son entrée dans le monde, et dans le roman, Hector, fût-il beau comme Antinoüs, n'est qu'un jeune aristocrate ordinaire dans son habit de velours grenat, ses pantalons collants chamois, ses souliers à petites boucles de diamants – et, touche suprême d'élégance, la boucle de diamants, plus grande que celle des souliers mais de même forme, qui serre la ganse de son chapeau.*

*Mais Edmond Dantès, à vrai dire, se distinguait à peine des matelots qui l'entouraient.*

*Hector est avant tout, comme Dantès, un jeune homme amoureux, qui se sent soulagé lorsque la situation historique nouvelle, la fin de la chouannerie, le décharge du poids de sa vengeance. Après avoir reçu le congé de Georges Cadoudal à ses troupes, « [je] rentrais en possession de ma personne engagée par mon père et par mes deux frères à une royauté que je ne connaissais que par le dévouement de ma famille et par les malheurs qu'avait attirés ce dévouement sur notre maison, dit-il à sa fiancée Claire de Sourdis. J'avais vingt-trois ans : j'avais cent mille livres de rentes ; j'aimais ! et, en supposant que je fusse aimé, cette porte du paradis que gardait l'ange exterminateur m'était ouverte. »*

*Mais, comme Dantès, il connaît en prison une initiation par le gouffre ; c'est un autre homme ou plutôt un surhomme qui en sort. La marque évidente de la métamorphose est le changement du nom : comme le plébéien Edmond Dantès s'arrogeait le titre de comte de Monte-Cristo, l'aristocratique Hector de Saint-Hermine emprunte le patronyme plébéien de René. Mais, enfermé trois ans au Temple, alors que Dantès a souffert quatorze ans au château d'If, Hector ne bénéficie pas de la présence auprès de lui d'un initiateur sublime comme l'abbé Faria : il doit seul effectuer sa transmutation d'homme en surhomme. A vrai dire, il disparaît en prison, pendant que l'histoire continue, que le « masque étroit » de Bonaparte finit de se briser : A. Dumas l'abandonne après qu'il a été écroué pour ne le ressaisir qu'à sa sortie ; aussi le lecteur, s'il peut constater les effets de la transformation, en ignore-t-il les*

causes, bien que, par la suite, le narrateur ou Hector lui-même lui en révèlent quelques-unes.

*Pendant ces « trois années de tristesse et d'hiver » par lesquelles « toutes les gaietés de [s]a jeunesse, toutes les fleurs de [s]on adolescence ont été brisées », il a changé physiquement, mais pas au point, comme Dantès, de ne pas se reconnaître lui-même lorsque celui-ci se découvre dans le miroir du barbier de Livourne :*

*« Pendant cette longue réclusion, son visage avait perdu sa teinte juvénile, et la fleur rosée de ses joues avait fait place à un teint mat avec de légères couches de bistre ; ses yeux s'étaient agrandis à force d'essayer de voir dans l'obscurité ; sa barbe avait poussé, et d'une mâle façon encadrait sa figure ; toute sa physionomie se divisait en trois nuances, presque indistinctes, tant elles étaient fondues les unes dans les autres : la pensée, la rêverie, la mélancolie. »*

*Seule la force de la volonté paraît à l'origine de sa transformation.*

*Hector a aguerris son corps :*

*« Le besoin qu'ont les jeunes gens de dépenser leur force physique, il l'avait calmé par des exercices de gymnastique ; il avait demandé des boulets de canon de différents poids, et avait fini par les soulever et jongler avec, de quelque poids qu'ils fussent. »*

*« Il s'était exercé, au moyen d'une corde pendue au plafond, à monter à cette corde à l'aide des mains seulement. Enfin, tous ces exercices de gymnastique moderne qui complètent l'éducation d'un jeune homme de nos jours, il les avait inventés, lui,*

\* On ne peut s'empêcher, en lisant ce passage, d'évoquer la force physique fameuse du général Dumas : ce géant mulâtre avait la réputation de pouvoir, les deux mains accrochées à une poutre d'écurie, soulever de terre entre ses cuisses le cheval sur lequel il était monté ! De même que l'on ne peut s'empêcher de penser que son jeune compagnon d'armes Bonaparte, court de taille et frêle comme il l'était alors, n'ait ressenti parfois quelque jalousie à l'endroit du « nègre » herculéen si fier de sa force.

*non pas pour compléter son éducation, mais simplement pour se distraire. »*

*Il a étendu son esprit par l'étude :*

*« Enfin, pendant ces trois ans de prison, Sainte-Hermine avait profondément étudié tout ce qu'on peut étudier seul, la géographie, les mathématiques, l'histoire. Passionné dans sa jeunesse pour les voyages, parlant l'allemand, l'anglais, l'espagnol comme sa langue maternelle, il avait largement usé de la permission qui lui avait été donnée de demander des livres, et avait voyagé sur les cartes, ne pouvant voyager en réalité.*

*« L'Inde surtout [...] avait attiré toute son attention et avait été l'objet de ses études particulières, sans qu'il eût songé jamais que ses études particulières lui serviraient, destiné qu'il se croyait à une prison perpétuelle. »*

*Mais, surtout, il a longuement médité sur l'histoire et les fins dernières de l'homme, quête qui ne l'a conduit qu'au doute d'Hamlet ou de Faust :*

*« J'ai passé trois ans à sonder tous ces mystères ; je suis descendu dans ces insondables ténèbres d'un côté de la vie, j'en suis sorti de l'autre, ignorant comment et pourquoi nous vivons, comment et pourquoi nous mourons, en me disant que Dieu est un nom qui me sert à nommer celui que je cherche ; ce mot, la mort me le dira, si toutefois la mort n'est pas plus muette encore que la vie. » [...] « C'est qu'au lieu d'avoir fait un Dieu des mondes, établissant l'harmonie universelle par la pondération des corps célestes, nous avons fait un Dieu à notre image, un Dieu personnel, à qui chacun demande compte, non pas des grands cataclysmes atmosphériques, mais de nos petits malheurs individuels. Nous prions Dieu, ce Dieu que notre génie humain ne peut comprendre, que les lignes humaines ne peuvent mesurer, qu'on ne voit nulle part et qui, s'il existe, est cependant partout ; nous le prions comme les anciens priaient le dieu de leur foyer, petite statuette d'une coudée de haut, qu'ils avaient là constamment sous les yeux et sous la*

*main, comme l'Indien prie son fétiche, comme le nègre prie son grigri; nous lui demandons, selon que la chose nous est agréable ou douloureuse: "Pourquoi as-tu fait ceci? pourquoi n'as-tu pas fait cela?" Notre Dieu ne nous répond pas, il est trop loin de nous, et, d'ailleurs, il ne s'occupe pas de nos petites passions. Alors nous nous faisons injustes envers lui, nous lui reprochons les malheurs qui nous arrivent, comme s'ils nous étaient envoyés par lui, et, de malheureux que nous étions seulement, nous nous faisons sacrilèges et impies.*

*« [...] Nous sommes de pauvres atomes entraînés dans les cataclysmes d'une nation, broyés entre un monde qui finit et un monde qui commence, entraînés par une royauté qui s'abîme et par l'ascension d'un empire qui s'élève. Demandez à Dieu pourquoi Louis XIV a appauvri la France d'hommes par ses guerres, a ruiné le trésor par ses fastueux caprices de marbre et de bronze. Demandez-lui pourquoi il a suivi une désastreuse politique pour en arriver à dire un mot, qui n'était déjà plus vrai à l'époque où il le disait: "Il n'y a plus de Pyrénées." Demandez-lui pourquoi, subissant le caprice d'une femme, et courbé sous le joug d'un prêtre, il a, en révoquant l'édit de Nantes, enrichi la Hollande et l'Allemagne en ruinant la France. Demandez-lui pourquoi Louis XV a continué l'œuvre fatale de son grand-père [...]. Demandez-lui pourquoi, contre l'avis de l'histoire, il a suivi les conseils d'un ministre vendu et pourquoi, sans se souvenir que l'alliance de l'Autriche a toujours porté malheur aux lys, il a fait monter une princesse autrichienne sur le trône de France. Demandez-lui pourquoi il a donné à Louis XVI, au lieu de vertus royales, les instincts bourgeois, parmi lesquels n'étaient ni le respect de sa parole, ni la fermeté du chef de famille; demandez-lui pourquoi il a permis qu'un roi fit un serment qu'il ne voulait pas tenir, pourquoi il permit qu'il allât chercher à l'étranger du secours contre ses sujets, et pourquoi il abaissa ainsi une tête auguste au niveau de l'échafaud, qui frappe les criminels vulgaires.*

« [...] Là, vous verrez pourquoi mon père est mort sur ce même échafaud, rouge du sang du roi ; pourquoi mon frère aîné a été fusillé, pourquoi mon second frère a été guillotiné, pourquoi moi, à mon tour, pour accomplir une promesse faite, j'ai suivi, sans enthousiasme et sans conviction, une voie qui, au moment où je touchais au bonheur, m'a arraché à toutes mes espérances pour me jeter pendant trois ans dans la prison du Temple, et me livrer ensuite à la fausse clémence d'un homme qui, en me faisant grâce de la vie, a condamné ma vie au malheur.

« [...] Je crois à un Dieu qui a fait les mondes, qui leur a tracé leur route dans l'éther mais qui, par cela même, n'a pas le temps de s'occuper du malheur ou de la félicité de deux pauvres atomes rampant à la surface de ce globe. »

Par la bouche du jeune homme désabusé, c'est le vieil écrivain à l'approche de la mort qu'on entend – et c'est en cela que Le Chevalier de Sainte-Hermine sonne bien comme un testament, une ultime parole.

C'est à partir de ce moment qu'Hector s'écarte du modèle de son « aîné », le comte de Monte-Cristo. Alors que Dantès est mû par un désir de vengeance personnel, Hector, « sans enthousiasme et sans conviction », n'obéit qu'à une promesse de vengeance qui lui a été imposée par l'honneur... et par l'Histoire.

« Condamné au malheur » : Hector est une force qui va, au hasard, semble-t-il d'abord. Pourtant, le jeune vengeur royaliste a découvert une valeur supérieure aux haines de classes ou de parti et pour laquelle il va combattre :

« Il lui avait fallu beaucoup lire et beaucoup réfléchir pour arriver à reconnaître que les dévouements en dehors des lois peuvent quelquefois devenir des crimes et qu'il n'y a de dévouements selon le cœur de Dieu que les dévouements à la patrie. »

Le fils du général républicain, le petit-fils de l'aristocrate Davy de La Pailleterie et de l'esclave noire, petit-fils aussi (par sa mère) de Claude Labouret, domestique du duc d'Orléans puis

*petit-bourgeois de Villers-Cotterêts, fonde la disparité de ses origines sociales dans le creuset de la nation. Aussi Hector ne combat-il ni pour ni contre Napoléon, qui n'est qu'un avatar de l'Histoire des hommes, il offre en sacrifice à la France une vie sans but du moment où elle a été interdite d'amour. Témoin de l'histoire de Napoléon, il ne devient acteur que pour la gloire de la patrie.*

Mourir pour la patrie,  
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,

*chantait déjà le chœur des Girondins à l'ultime scène du Chevalier de Maison-Rouge, au Théâtre-Historique, en 1847.*

*La mort a été propice à Alexandre Dumas : il n'a pas eu, dans Dieppe, à entendre les fanfares prussiennes.*

C.S.

*Dumas mentionne chemin faisant quelques sources et références bibliographiques. Elles figurent en bas de page appelées par une étoile. Nos propres éclaircissements, numérotés en chiffres arabes en continu tout au long du texte, sont renvoyés en fin d'ouvrage.*